

Milton,

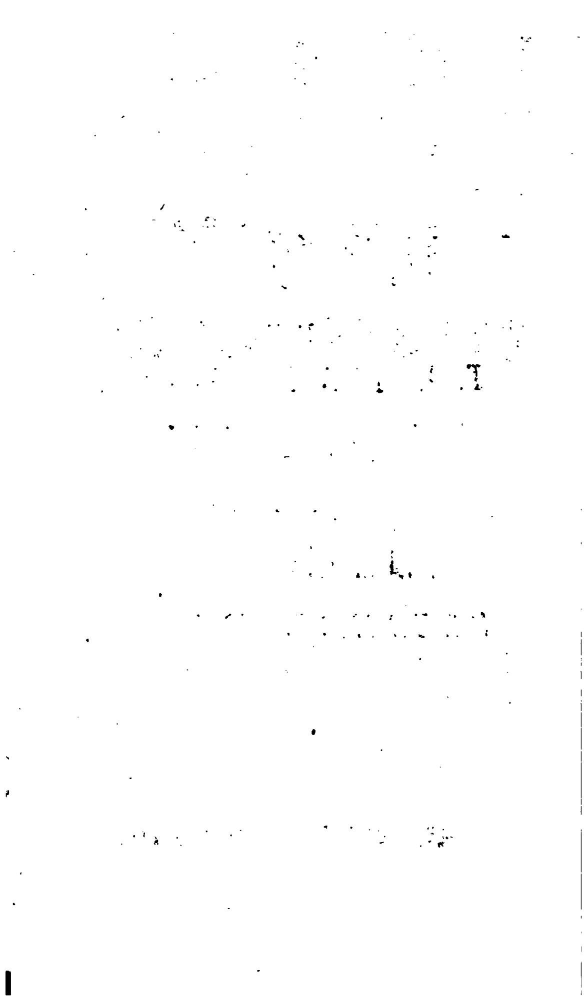
Peterborough.

Earl Fitzwilliam.




TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

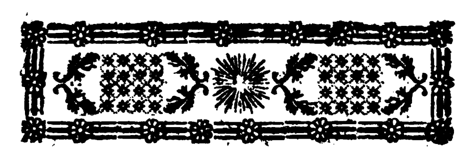
LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***
AU
COMTE DE R***
SECONDE PARTIE.



LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***
AU
COMTE DE R***
SECONDE PARTIE.



M. DCC XXXIX



LETTRES DE LA MARQUISE DE M*** AU COMTE DE R***

LETTRE XLII.

NE craignons plus d'être séparés, mon cher Comte ; le même caprice qui avoit poussé mon mari à renouer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes chaînes ;

votre cousine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui fasse autant de plaisir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'allarmes qu'à la jalousie qu'il avoit conçue contre elle, & c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit revenu à moi. Ma mere est si surprise d'un changement si prompt, & si indignée en même tems, qu'elle me fait sans y penser, des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant, en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois; mais que m'importe, pourvû qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi. Que nous allons nous aimer, mon cher Com-

te, & qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité ! Je n'avois pas besoin de tant d'allarmes, mon cœur se soutenoit assez sans elles ; mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au Marquis, de l'amour que vous m'avez témoigné ; je vous ai vû des mouvemens dont je ne vous croyois pas capable : pour la premiere fois de votre vie je vous ai vû répandre des larmes, elles ne m'étoient pas suspectes. Je sentois que l'amour seul en pouvoit exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont précieuses, & que j'en garderai cherement le souvenir ! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis, nous languirions si nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je,

hélas! si je venois à vous perdre? Pourrois-je vivre un instant sans vous? Que vous-même seriez à plaindre, si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour... Je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir; des pressentimens dont je ne puis être la maîtresse me remplissent l'ame de troubles & de terreurs. Sans doute la situation où je me suis trouvée les a fait naître; quoique rassurée sur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi! Qui sçait si dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût subit; fruit ordinaire d'une passion longue & tranquille? Qui sçait si mon mari entraîné par son inconstance naturelle, ne me rendra pas quelque jour aussi malheureuse

heureuſe que je viens d'éviter de l'être ? la mort, peut-être... Ah ! plût au ciel qu'elle ſeule nous ſéparât. Adieu, ſoyez sûr que je vous adore, & que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous ; pas même votre indifférence.



LETTRE XLIII.

SAINT Fer *** a eu raison de vous écrire que j'apprenois la Philosophie, mais il a eu tort de vous faire penser que je ne m'appliquois à cette science que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre absence m'ennuie, & j'ai crû pour la rendre plus supportable, devoir m'occuper à quelque chose. Vous devriez m'être obligé d'avoir choisi ce genre d'amusement. Peu de femmes auroient imaginé de chercher dans la Logique à se consoler de l'absence d'un amant, & je pense aussi, qu'en pareil cas, ce ne seroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la Philosophie ne

me

me mette aſſez de force dans le cœur, pour affoiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle ſeroit admirable, ſi elle pouvoit faire ce miracle? Mais raſſurez-vous, tout le fruit que j'en ai tiré juſqu'ici, eſt d'entendre des raiſonnemens longs & ennuyeux; d'être aſſez folle pour en vouloir faire, & d'être parvenue au point, que ſi Dieu ne m'aſſiſte promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître le plus joli pedant du monde, friſé, poudré, & qui à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler l'Hebreu avec toute la politeſſe poſſible. Je crois que j'ai un peu dérangé ſa morale; il n'a lorſqu'il me regarde, que des idées confuſes, qu'il exprime plus confuſément encore qu'il ne les conçoit. Il marmote

entre ses dents des paroles barbares que ses yeux me rendent moins intelligibles, & j'aurois déja congédié ce charmant Précepteur, si ce n'étoit que j'attends une déclaration d'amour en langue Hébraïque, qui sera sans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point au reste fait d'autre profit dans cette science, que celui de m'en dégouter. Votre absence ne m'attriste pas moins, que si je n'avois point cherché à me distraire. Et pour avoir eu quelques leçons de Philosophie, mon cœur n'en est pas devenu plus philosophe. Ma raison voudroit en vain me conseiller de vous oublier. Vainement des réflexions tristes, mais salutaires, voudroient me ramener à mon devoir. En proye aux remords, je sens tout le poids de mon égarement.

rement ! Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre. Je sçais qu'un jour vous cesserez de m'aimer, & que des liens illégitimes, nés du caprice de la foiblesse, sont aisés à rompre. Cette certitude me tourmente & ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable, & le malheur que j'aurois de vous perdre me ferme les yeux sur les avantages qui suivroient peut-être votre inconstance. Je sçai que rendue à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher, mais je ne jouirois plus du bonheur de vous aimer, & il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrois en le perdant. Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous, je vous ennuye sans doute à vous le dire, vous ne m'écri-

vez plus que froide
croyez que je veux
à vous, mes réflexio
font craindre. Ah! D
me les reprocher? Tr
elles de ma foiblesse?
pas eu assez de vertu
ster à votre passion, pe
que ce qui m'en reste pui
racher à vous? Vous vou
sez de mes remords, puis-j
quefois n'en être pas déc
Tout, depuis que je vous
a été contre mon devoir. J
point fait un pas, je n'ai pa
un mot, je n'ai pas conçu
pensée que je ne doive m
procher. Vous ne conn
point ce cruel devoir, vou
êtes pas assujetti, vous n'o
sez rien, en vous consacran
moi; vous pouvez me don
toutes vos pensées, & vous

r tout entier au désordre de
s sens. Mais puis-je être tran-
quille, moi qui vous ai tout sa-
crifié, moi qui ne vis que pour
vous, lorsque le moindre soupir
qui peut m'échapper, est un cri-
me pour moi? Lorsque, par les
effets de ma fatale passion, je
me trouve sans cesse prête à per-
dre le seul objet qui puisse me
consoler de ma foiblesse. Adieu,
vous ne vous amuserez pas en li-
sant cette lettre, mon dessein
n'étoit pas cependant de vous
ennuyer; mais il ne se présente à
moi que des idées affligeantes.
Revenez me rassurer par votre
présence, je vous dirois de pres-
ser votre départ, si je ne sçavois
pas que des ordres vous arrêtent
où vous êtes. Mais quelque dou-
leur qu'ils me causent, je serois
moins mécontente, je pouvois

être

être sûre que vous souhaitiez quelquefois de me voir. Adieu, conservez-vous, je vous en conjure quand même ce ne seroit pas pour moi.



LET-

LETTRE XLIV.

QU'une femme est à plaindre, quand elle aime, & qu'un homme est ridicule, quand il est aimé ! Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être ; détrompez-vous : quoique je pûsse sans vous faire tort, me récrier ainsi sur votre compte & sur le mien ; ce n'est point vous que cela regarde. Madame de *** & Saint Fer ***, viennent de se brouiller si vivement, que soit que Saint Fer *** n'eût plus envie d'être constant, soit que Madame de *** l'ait assez maltraité, pour l'obliger à prendre pour jamais

mais son parti. A ses yeux, il s'est jetté dans les bras de Madame de L***, qui pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D***. Cette inconstance marquée a fâché notre amie, peut être a-t-elle senti par le changement de Saint Fer*** qu'elle l'aimoit encore, peut-être aussi que sa vanité piquée se déguise sous un mouvement d'amour. Quoiqu'il en soit, elle est fort triste de la perte qu'elle a faite, & elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint-Fer*** se soit si promptement consolé de la sienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint-Fer***, qui a paru jusqu'ici aimer les sentimens, a pu s'attacher à une femme, qui n'est connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus

inconsolable des deux abandonnés, c'est D***, qui ne faisant que d'entrer dans le monde, & ayant besoin de se faire une réputation, avoit choisi le cœur de Madame de L***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé & congedié en un mois, & voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de L*** passe à bon droit pour se connoître en mérite. Les femmes de son espece se reglent sur son goût. D*** pouvoit esperer des fortunes brillantes; mais le moyen de se présenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de services. Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire! Tous les regards sont aujourd'hui attachés sur

ſur Saint-Fer ***. Nombre de curieuſes examinent ſa taille, ſa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne ſçai quoi, qui a déterminé Madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier, & ſe fondant ſur le goût de la Dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint-Fer***, au milieu de tous les applaudiſſemens, & du plaiſir qu'il peut reſſentir de ſe voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de *** n'eſt point une Maîtreſſe à perdre ſans regret, il ſçait mieux qu'un autre de quel prix elle eſt. Il ſoupiroit en m'en parlant, & je crois qu'il pourroit ſouhaiter de la retrouver, ſi, après un ſi grand éclat, il pouvoit penſer qu'elle fût encore ſenſible pour
lui

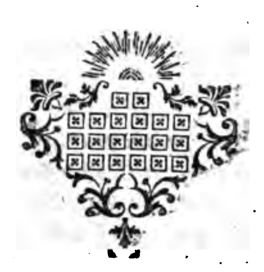
lui. Madame de ***, d'un autre côté voudroit le ramener, mais comment? Qu'elle affront d'aller montrer sa douleur & son amour à un homme engagé ailleurs, & qui ne se serviroit de cette démarche que pour s'affermir dans son nouveau choix! Si elle ne lui témoigne que de l'indifference, & ce seroit au fond le meilleur parti, peut-être l'oubliera-t-il absolument. Comment accorder l'honneur du sexe & l'amour qui la tourmente? C'est à vous qu'on a recours pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami, s'il est vrai que son amour pour Madame de L*** ne soit qu'un goût de caprice, ou un coup de désespoir; car il faut être bizare ou désesperé, pour faire une pareille sotise. Faites-lui esperer

son pardon.. Si vous vous appercevez qu'il en soit véritablement amoureux, ne commettez point mon amie, & ne donnez pas à cet inconstant le plaisir de croire qu'on le regrete. Après tout; s'il est si méchant, on tâchera de piquer sa vanité, en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou six Galans très-propres à mortifier la sienne. On tâchera d'en aimer un, on fera du moins comme si cela étoit. En pareil cas, il faut bien se servir de toutes ses ressources. Mon Dieu! que de secrets je vous révele là! Ne vous avisez pas au moins d'en abuser. Prompte réponse. Adieu, aimable Comte. Je serois bien fâchée de donner à Madame de *** la peine que je prends pour elle.

BILLET.

*Mon mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse Madame de ***, & il compte quelle passera la journée avec moi : cela rompt, comme vous voyez, toutes nos mesures, & je veux le punir, en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sçai qu'il a un rendez-vous. Allez-y diner, & engagez son mari à une partie de plairsirqu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne pour la contraindre cet air brusque & imposant, dont il se sert à tous propos: Ne donnez pas même à votre cousine le tems d'écrire à son Amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complette, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal, mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire : au reste elle ne*

sera pas plus malheureuse que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir ramenez-là chez elle bien poliment, ne lui demandez point la cause de la mauvaise humeur qu'elle vous témoignera; sans doute cela prendroit trop de tems, & je serai pressée de vous remercier.



BIL-

LETTRE XLV.

POURQUOI suppofez-vous que je vous veux du mal ? J'avois hier un air froid & contraint, eft-ce ma faute, & ne feroit ce pas à vous à diffiper les nuages qui m'obfcurciffent l'ame ? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne fçaviez que me dire, & vos yeux en me ragardant, n'exprimoient qu'un ennui, & un dédain qu'il paroiffoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime ? Il a été un tems que j'aurois crû qu'une paffion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux ; mais je vous connois trop pour vous faire cette injuftice.

Votre

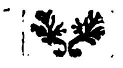
Votre cœur vous jouë quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il eſt : il ne ſent rien ; que voulez-vous qu'il exprime ? Vous avez reçû de la nature une inſenſibilité que l'uſage corrige ; mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toûjours maître de vous, vous n'êtes jamais que ſpectateur des transports que vous faites naître. Je vous vois penſif & rêveur dans des momens qui ne ſont faits que pour éteindre la raiſon, & où ſans ceſſe vous me rappellez à la mienne. Vous vous paſſionnez pour des plaiſirs que vous ne reſſentez pas, & ſi quelquefois vous feignez des deſirs, ce n'eſt que par vanité, ou par ennui. Vous me dites ſouvent les choſes du monde les plus animées, & vos yeux immobiles ou

di-

diſtraits, démentent toûjours votre bouche. Vous ne connoiſſez ni l'amour, ni l'amante. Vous faites l'un, parce que c'eſt le bel air, & vous ne voyez l'autre, que pour joüir de la vûë d'un objet dont vous êtes le maître, & que vous avez le plaiſir de rendre la victime de vos caprices & de vos froideurs. Vous vous plaiſez à faire des épreuves Occupé ſans ceſſe à me tourmenter, vous eſſayez tour à tour les abſences, les mépris, la fauſſe jalouſie ; rien ne vous touche, & lorſque par le moindre de vos ſoins, vous pourriez me rendre heureuſe, que par les miens je mérite tous vos empreſſemens, que je languis, en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les votres que la cruelle
in-

indifference ; & si vous êtes attentif à quelque chose, c'est à me faire verser des larmes. Il me semble que je souffrirois moins de me voir une rivale, & d'attribuer vos refroidissemens à votre passion pour elle, que de vous éprouver si different de ce que vous devriez être, lorsqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'est-il point jaloux ? La nécessité de tromper ses soins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos désirs croîteroient par la peine que vous auriez à les satisfaire ; votre passion plus vive & plus ingénieuse, tâcheroit de surmonter les obstacles que sa bizarerie feroit naître ; je vous verrois moins souvent, mais plus tendre & plus attentif à me plaire. Que je suis folle, bon

bon Dieu, de me souhaiter tant de maux ! Il faut que je vous aime bien éperdûment pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendresse pourroit-elle me dédommager des tourmens que celle de mon mari me feroit souffrir ? & ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que profitant de votre indifférence, je me dégageasse d'une passion qui vous ennuie, & qui me devient odieuse ? Adieu. Je suis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, & de ne pouvoir changer. Hélas ! je n'aurai encore que trop longtems ce reproche à me faire.



LETTRE XLVI.

AH! pour le coup la guerre eſt ſérieuſement allumée. Ce qui m'en divertit le plus, c'eſt que je ne ſerai pas, comme il y a quelque tems, la victime de la querelle. Cette paſſion ſi vive, & qui étonnoit par ſa longueur ceux qui connoiſſoient les gens dont il eſt queſtion, vient enfin de s'éteindre. L'avanture eſt plaiſante; je veux vous la conter. Mon mari eſt venu ce matin dans ma chambre, l'air déſœuvré & languiſſant, ſon chagrin a paru à mes yeux, & je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cauſe. Madame, m'a-t-il répondu myſtérieuſement, il eſt

eft des chofes que l'on voudroit pouvoir fe cacher à foi-même.

Ces paroles obfcures ayant redoublé ma curiofité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de fes inquiétudes. Que voulez-vous que je vous dife, m'a-t'il répondu, les confidences que je pourrois vous faire ne font point faites pour vous; j'ai déja trop de chofes à me reprocher avec vous; & peut-être feroit-ce vous braver, que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai affuré qu'il pouvoit parler. Il faut donc s'y réfoudre, a-t-il repris. Vous fçavez combien je vous ai aimée, je croyois dans le tems que je vous ai époufée, que ma paffion pour vous ne pouvoit pas diminuer; mais quoique je trouvaffe en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pû

dans mon cœur, contre le libertinage de mon imagination, le déreglement des maximes du monde, & la séduction perpétuelle des femmes. Je me suis d'abord livré à elles par curiosité; la facilité de les vaincre a flatté ma paresse; j'ai continué par habitude, & malgré mes réflexions, j'y ai enfin trouvé du plaisir. La raison me ramenoit quelquefois vers vous, souvent sans vous le dire, je sentois combien vous étiez aimable; mais la sévérité de votre humeur m'effrayoit, sçachant combien vous aviez à vous plaindre. La crainte d'essuyer vos reproches m'arrêtoit sur les satisfactions que j'aurois dû vous faire; & la difficulté d'obtenir mon pardon me plongeoit dans de nouveaux égaremens. Vous vous plaignîtes enfin

fin ; mais occupé alors d'une passion violente, je répondis mal à vos bontés, & je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent ; vous me l'avez depuis confirmé : je ne suis pas injuste, & je sens trop combien je l'ai mérité, pour oser vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez sçû que j'aimois Madame de * * *, & qu'elle répondoit à mes soins ; je vous avouerai même que le bruit qui couroit qu'elle n'étoit pas cruelle, & la liste de ses amans qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer son cœur, & qu'il seroit beau de ne la voir sensible que pour moi. J'envisageai aussi que ses rigueurs ne seroient pas longues, ou qu'en cas

que je fusse rebuté, j'aurois avec elle des motifs de consolation que je ne trouverois pas auprès d'une personne plus estimable ; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantaisie que de sentiment. Je débutai avec elle sur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, & dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amusent sans attacher. Je l'instruisis de mes intentions ; les approuver & s'y conformer fut à peine l'ouvrage de deux jours. Quoiqu'avec assez d'expérience du monde ; je ne connoissois pas encore tout le risque qu'il y a à aimer des coquettes, elle est assurément la plus dangereuse de toutes ; artificieuse même dans les momens où il semble qu'on doive tout oublier. Ses transports sont aussi étudiés
que

que ses discours. Ses gestes, ses regards, ses soupirs, tout en elle, est plein d'un art d'autant plus dangereux qu'il est caché sous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crus tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eût plus rien laissé à desirer; mais ce fut où je pris de l'amour, je me sentis des émotions que seul il peut faire naître: mes desirs satisfaits me fournissoient de nouveaux transports. Je cherchois en vain dans de nouveaux plaisirs à les éteindre; sources nouvelles de flâmes pour moi, ils augmentoient mon yvresse: Je n'étois plus à moi-même; plein de la passion qui me dévoroit, j'avois les yeux fermés sur tout le reste du monde; je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle, mon esprit ne pou-

voit plus recevoir d'autre idée : j'étois même si aveuglé que je démentois ce qu'on m'avoit dit sur la façon de penser, & d'abord que je l'aimai, il ne me fut pas possible d'imaginer qu'elle en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le public lui faisoit sur sa conduite, me parurent des calomnies qui ne devoient leur naissance qu'à la jalousie des femmes, ou aux discours impertinens de quelques jeunes gens qui n'avoient pas pû se faire aimer d'elle. La jalousie si ordinaire aux amans, ne trouvoit point de place dans mon cœur ; j'aurois craint de l'offenser en lui marquant de la défiance, & je voyois sans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville en différens genres, venir lui rendre des hommages. Les choses auroient sans doute

doute été toujours de même, si ses refroidissemens trop marqués m'avoient instruit à craindre son changement. Je commençai à voir que j'avois des rivaux, je me flattai quelque tems qu'elle étoit insensible à leurs soins ; & lorsque je m'apperçus qu'ils ne lui étoient point indifférens, je crus qu'elle ne vouloit qu'essayer mon amour : d'ailleurs, je sçavois qu'il y a des discours qui ne tirent à aucune conséquence, & que pour peu qu'une femme ait d'agrémens, elle se trouve cent fois par jour exposée à des fadeurs qui l'ennuyent, même en flattant sa vanité : que les hommes mêmes, sans aimer, sont par leur état obligés à dire des galanteries, sans que leur cœur y prenne la moindre part : & delà je concluois, ou que les gens qui

qui la louoient pouvoient n'en pas être amoureux, ou que s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favorisés. Quand je considerois aussi le nombre de ceux qui l'obsedoient, il ne m'étoit pas possible de croire qu'ils fussent tous heureux: quand j'examinois ses façons, je les trouvois les mêmes pour tous; mêmes regards, mêmes discours, chacun d'eux paroissoit content; & je ne pouvois croire que, s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manieres ne fit naître entr'eux de la jalousie; & la mienne dans une si grande foule d'adorateurs demeuroit suspenduë, faute de pouvoir se choisir un objet. Que je me trompois! Il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent; ils avançoient tous auprès d'elle par degrés

grés. Ceux, qui les premiers avoient déclaré leur passion, avoient les plus fortes preuves de sa tendresse; & les plus malheureux en étoient à ces faveurs, qui assurent que la derniere viendra à la premiere occasion. Le moyen d'imaginer de pareilles choses! Peut-on croire ce qu'on aime, capable d'une aussi méprisable conduite! Et d'ailleurs avec quelle adresse n'étois-je pas trompé! Combien de fois, pour se défaire de mes empressemens, & favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux, le mari du monde le plus docile, dans le tems que, pour endormir ses soupçons, on me le faisoit promener par la ville, & que je m'écartois de sa femme, afin de lui persuader que je n'avois aucune envie de lui plaire.

On

On profitoit de son absence & de la mienne pour répondre à la tendresse d'un amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect, ou que vû avec elle dans un endroit écarté, je ne compromisse sa réputation, lorsque libre chez elle, elle prenoit avec un amant nouveau, des plaisirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs! Je n'étois donc pas jaloux absolument; mais voyant comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaisoit plus tant, je commençai à n'être plus si sûr du sien. Je fus cependant assez imbécile pour croire que je lui avois fourni des raisons pour paroître indifferente, & qu'en lui mar-

marquant plus de tendresse, je ramenerois la sienne à sa premiere vivacité Comment m'y pris-je pour cela ? Soir & matin j'étois chez elle, mes assiduités ne finissoient point, plus de mari jaloux qui me retînt, par conséquent moins de momens pour me tromper ; jugez combien je me rendis odieux ! Mais comme je n'entrois point dans ses projets, & qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de caresses, se rendit par-là *sa* premiere liberté, & me remit en même-tems dans mon ancienne confiance. J'en étois donc aussi amoureux que jamais lorsque des regards adressés trop vivement au Chevalier de Saint-Fer *** me firent sentir encore de la jalousie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des mesures
pour

pour m'éclaircir, & pour y réussir mieux je cachai mon dépit & mes soupçons sous un air libre & confiant. Elle en fut la dupe ; le Chevalier avoit enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuser. Ils étoient d'accord : mais il s'agissoit de trouver un jour où personne ne vînt les troubler ; elle me dit le soir, que son mari la forçoit à le suivre à la Campagne le lendemain, qu'elle seroit au désespoir de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéïr. Je pensai la croire ; mais en l'examinant quelques momens après, je la vis qui serroit la main au Chevalier ; je sortis très-résolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit si fortuné, arriva ; un homme de confiance étoit de bonne heure à sa porte, il

il vint me dire que le mari étoit sorti seul, & qu'un moment après son départ, il avoit vû entrer le Chevalier. Ma douleur ne fut pas si violente à cette nouvelle, que je l'aurois crû ; l'espoir de me venger de sa perfidie la calma : je me fis une joie maligne de la confusion que ma vûe lui causeroit ; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à son Suisse qui me regardât : j'entrai sans bruit, elle étoit dans le sallon qui est au milieu du jardin, toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étoient fermées ; heureusement dans le tems que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le tems de me voir. Je m'approchai du sallon, le repos qui y regnoit me fit juger

ger que je devois chercher dans leurs actions l'éclairciſſement que leur ſilence me refuſoit. Je me mis donc à regarder de toutes mes forces, je ne pouvois choiſir un inſtant plus heureux ; & ce qui vous paroîtra extraordinaire, vû les diſpoſitions dans leſquelles j'étois entré, c'eſt que je les vis ſans aucun mouvement de colere. Il ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre quand je crûs qu'ils alloient être en ſituation de me voir. Je ſortois ſatisfait de ma découverte, lorſque pour mettre le comble à ma joye, une femme de chambre que j'avois gagnée ſans y penſer, mécontente de ſa maîtreſſe, & indignée, diſoit-elle, de voir tromper ſi cruellement un auſſi galant homme que moi, m'ar-

rêta

rêta pour me mettre entre les mains des letres de toutes façons qu'elle avoit surprises à mon infidelle.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plûtôt mon imbécillité, de vous conter ainsi la longue & lamantable histoire de mon mari. Pardon, mon cher Comte, je l'interromps, pour vous dire que je vous aime, & que j'aurois mieux fait de ne vous écrire que pour vous en assurer. Je sçaurai demain, à qui de vous ou de moi, cette assurance fait plus de plaisir. Bon soir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.



LETTRE XLVII.

NON, je ne vous pardonne pas, je suis seule, vous le sçavez, & vous ne venez point chez moi; que vos excuses sont foibles! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir? Les bienséances, les affaires; si j'étois déraisonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit ceder. Ne méritai-je donc plus que vous me fassiez un sacrifice? Ingrat! vous profiterez encore de ma solitude. Je vous écris; mais, pour vous punir, vous n'aurez de moi que la suite de l'histoire que je n'achevai point hier. Songez que c'est mon mari qui parle.

Je

Je regagnai mon carosse sans bruit, & pour jouir sans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire, j'allois me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frappa les yeux ; le mari de la perfide, qui s'y promenoit mystérieusement avec une femme qui, en m'appercevant se cacha le visage avec sa coëffe : cette vûe me surprit d'autant plus que je ne me serois pas avisé de croire de *** homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner losqu'il vint à moi : il ne faut rien te dissimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s'agit ici, garde-moi le secret auprès de ma femme, sa jalousie me désespere ; & je serois le plus malheureux de tous les hommes, si elle venoit à découvrir ce qu'il

ſe paſſe. A ce plaiſir ajoûtes-en un autre, cette Dame te connoît, & ta préſence la gêne : Je lui promis le ſecret & je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé, j'aurois pû lui prouver que ſa femme ne devoit pas tant le tourmenter, & en lui montrant les lettres que je tenois, & celles qui m'étoient écrites, le délivrer du moins de ſa prétenduë jalouſie : mais j'aimai mieux le laiſſer dans l'erreur où il étoit ; & puiſque j'étois trompé ; je crûs qu'il n'y avoit pas de mal qu'il le fût auſſi. Je trouvai dans les lettres qui m'avoient été données, des ſtiles de toute eſpece ; déclarations & remerciemens de petits Maîtres, langueurs & ennuis d'un homme de robe, offres de ſervice & bruſqueries d'un financier, amour

badin & léger d'un homme de Cour ; il y en avoit de toutes façons ; & j'en aurois bien ri, si quelques-unes de mes lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les eussent pas renduës moins ridicules. Je ne me sentis après cette lecture, ni colere ni amour pour ma charmante maîtresse ; & excepté un petit mouvement d'amour propre, qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme, je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne sçavois point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur quels sentimens je m'étois declaré son amant ; & pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'avanture, je résolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant

dant le plaisir de la confondre. Je pensai qu'une lettre ne suffiroit pas, & qu'il valoit mieux, qu'armé du sang froid le plus insultant, j'allasse moi-même la féliciter sur ses conquêtes. Ce parti me paru le plus raisonnable, parce que je ne l'aimois plus, & que j'étois sûr qu'il ne m'échapperoit aucune marque de foiblesse, & le plus satisfaisant, parce que je pouvois joüir de son trouble & de sa confusion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle étoit à sa toilette, & dans cet aimable désordre où les graces sont si touchantes. Le Chevalier y étoit, & la vûë de son amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre, que quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir contre. Elle rougit un peu en me

voyant

voyant ; je l'abordai à mon ordinaire : elle sçavoit que j'étois venu la veille chez elle, & crut d'abord que je venois pour la gronder : mon air la rassura ; & comme elle ne m'avoit point vû, elle pensa que je pouvois fort bien ne l'avoir pas vûë aussi. Il ne s'agissoit donc plus que de se justifier sur ce qu'étant restée chez elle, elle ne m'avoit pas fait avertir ; mais elle croyoit la chose aisée. Le Chevalier sortit. J'ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade ; mon mari a été seul où nous devions aller ensemble, & je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici, & que vous ne soyez pas resté, si ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'est rien que de dormir, lui répondis-je gravement, si l'on ne fait pas des

ſonges gracieux. Oh! de cela, reprit-elle, je ne m'en plains pas, je n'ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je, des gens qui ont tenu compte de vos ſonges, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du Chevalier que de moi; mais comme, quand on dort, on n'eſt point maître du choix de ſes idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougiſſez pas, interrompis-je. Il eſt donc vrai que vous avez dormi tout hier. Hélas! oüi, m'a-telle répondu d'un air naïf. J'ai dormi auſſi, lui-dis je, & j'ai rêvé auſſi de vous. Écoutez mes ſonges ils ſont plaiſans. J'ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le ſallon du jardin; que dans le tems que vous preniez un plaiſir infini à rêver de moi, le Chevalier étoit

entré,

entré, qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une seule qui étoit nécessaire pour avoir l'œil sur ceux qui entreroient dans le jardin; que dans le tems que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'étoit jetté à vos genoux; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit disparu, & que, chose fort singuliere! en voyant le Chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toûjours le Chevalier; que dans cet égarement d'esprit, vous aviez laissé éclater toute la tendresse que vous avez pour moi, & que vous paroissant un peu timide, vous aviez daigné par les plus tendres caresses, l'encourager à partager votre ardeur; & qu'enfin, s'étant livré à ses transports, vous

y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quel adresse, ou par quel miracle je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du Chevalier, & à quel propos vous disiez-vous à vous-même, à-t-il pris cette figure ? je n'aime point le Chevalier ; ce n'étoit pas là le moyen de me faire répondre à ses empressemens : cependant, force étrange de ma tendresse pour lui ! je le favorise, quoiqu'il soit renfermé dans une personne qui m'est tout-à-fait indifferente. Et là-dessus, vous faisiez des réflexions très-sensées sur la bizarerie des songes, & les idées ridicules qu'ils offrent aux sens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en sursaut, toute allarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, protestant contre

vous

vous-même du désordre, de votre esprit. Que cependant, vous étant endormie, vous aviez rêvé encore cinq ou six fois la même chose: que pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée brusquement, si pleine de ce songe, que vous me voyïez encore auprès de vous, toûjours sous la figure du Chevalier. Là je me suis éveillé aussi, au désespoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ses mouvemens pendant ce beau récit, ils sont inexprimables. La honte, la fureur, la haine se peignoient sur son visage à mesure qu'elles naissoient dans son cœur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux, où le mépris que j'avois pour elle étoit si parfaitement expliqué, qu'elle

ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier. Elle ne pouvoit pas douter que je n'eusse tout vû. Elle m'avoit pour témoin de son infidelité. Que faire en pareil cas? Me demander pardon; c'étoit s'exposer aux discours les plus humilians. Désavouer le fait; la chose auroit été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez vous le tems de m'écouter, Monsieur, me demanda-t-elle? Je lui dis qu'oui. Vous avez tout vû, reprit-elle, & rien n'est moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avoue que j'aime le Chevalier, & je suis charmée que par votre curiosité, vous aiez sçû ce que je n'aurois pas tardé long-tems à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée; quelle qu'en-

qu'envie que j'eusse de vous ménager, & vous m'étiez devenu si insupportable, qu'il ne m'étoit plus possible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuses; mais tout ce que je vous puis dire, c'est que j'aime le Chevalier, & que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir, & il y a assez long-tems que je vous donne des preuves de ma parfaite indifference, pour que vous ayez pû porter ailleurs les soins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu aussi libre que celui-ci, j'espere que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir, & il me paroît si grand, que, si je suis dans tout ceci fâchée de quelque chose, c'est de ne me l'être pas procuré plûtôt. Adieu, Monsieur, je vous le repete encore; j'aime

le Chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je ; j'en aime cent si vous le voulez, mais je ne vous aime plus ; l'ai-je assez dit, assez prouvé. Finissons & partez, je vous avoüerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois crû la mortifier en lui apprenant que j'étois témoin de sa perfidie, mais le ton sur lequel elle le prit, me donna autant de confusion, qu'elle en auroit dû ressentir : je crûs qu'il seroit inutile de lui montrer les lettres que j'avois apportées dans le dessein d'augmenter sa honte, & je me contentai en lui faisant l'adieu le plus méprisant de prendre congé d'elle pour toûjours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas, & pour me soulager, je résolus de chercher tous

ceux

ceux dont je tenois les lettres, & de leur faire entendre qu'elle me les avoit sacrifiées : cela n'est pas tout-à-fait dans l'exacte sincerité ; mais je crûs que je pouvois me permettre quelque ressentiment contr'elle. Ce n'étoit pas que sa perfidie me causât un chagrin réel ; mais j'étois bien aise de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint Fer ***. Je sçavois qu'il avoit ardemment aimé Madame de *** votre amie, & ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel tems il avoit pû choisir pour faire cette infidélité. Je l'avois bien vû s'attacher depuis quelque tems à la célébre Madame de L*** ; mais il l'avoit quitée presque

aussi-tôt pour ma perfide, & lorsque je le vis dans sa maison, je ne pûs jamais penser qu'il y vint pour se mettre sur les rangs: j'imaginai qu'il pouvoit être survenu entre votre amie & lui un caprice, qui les portât à ne se point voir de quelque tems, & comme je connoissois leur passion, j'envisagai plûtôt un raccommodement entr'eux, qu'une passion nouvelle de la part de Saint-Fer ***. Je le regardai moins comme un rival, que comme un homme qui, dans le désoeuvrement & l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à se distraire en fréquentant ses amis. Vous sçavez combien je me suis trompé dans mon raisonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le dessein de rassembler, s'il se pouvoit, tous

tous mes rivaux. Le premier qui me tomba sous la main, fut Saint Fer ***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes, que j'aye vû de ma vie.

Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je, en approchant de lui ? J'ai pensé, me répondit-il, d'un air nonchalant, quand je t'ai vû entrer chez Madame de ***, que tu pouvois avoir quelque chose à regler avec elle, & je suis sorti pour ne te point gêner. Le procedé, repris-je, ne seroit pas étonnant, dans un ami, mais dans un rival, il me semble rare. Moi, ton rival ! s'écria-t-il, aimois-tu Madame de *** ? Eh ! oui, dis-je ; si tu ne l'avois pas sçu, tu ne m'aurois pas répondu comme tu viens de faire. Ecoûte, reprit-il, il y a différentes façons d'aimer ;

mer ; mais il n'y en a qu'une qui soit du goût de la Dame qui fait le sujet de notre entretien J'ai cru que tu n'y étois attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, & par ta paresse, qui t'empêchoit de songer à d'autres amusemens, & je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fusses sur le pied des beaux sentimens, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependant respecté tes plaisirs, si elle n'avoit pas cherché à lier avec moi une espece de commerce. Je m'y suis laissé entraîner par un mouvement qui n'est rien moins que de l'amour pour elle ; & j'aurois sans doute poussé loin les choses, si l'avertissement que tu me donnes ne m'obligeoit à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucune faveur, lui répondis-

dis-je ironiquement ? Elle m'a donné beaucoup d'espérance, reprit-il, mais c'est ce dont je me soucie le moins. Je ne l'aime pas assez pour être impatient. Il est dans le monde tant de ces conquêtes-là, elles sont si peu flateuses, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous suivent, que vous ne pouvez, lorsqu'une femme de ce caractere vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment sur votre bonne fortune, l'on est obligé de se regarder comme le ministre des caprices d'une femme méprisable, & cela n'est pas satisfaisant. Il resulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cedes Madame de ***, & sans avoir profité de sa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le sacrifice plus noble ; car suppo-
sons

sons qu'hier elle eût comblé tous tes vœux, je pourrois penser que tu ne me la rendrois que parce que tu n'aurois pas trouvé dans sa personne des charmes capables de t'arrêter. A quoi bon cette supposition, me demanda-t-il, tout surpris ? Je n'ai de Madame de *** que des assurances d'un bonheur prochain, que jusques à présent je n'ai pas voulu presser. Tout rempli d'une autre passion, occupé de la perte d'un cœur que je regrette, je n'ai répondu aux avances que m'a faites Madame de ***, que pour tâcher de donner de la jalousie à l'objet que j'ai perdu. Mais je suis malheureux en tentatives ; l'on m'a vû sans chagrin passer de Madame de L** à Madame de ***, & je suis assez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être

plaint.

plaint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je ; & je sçais bon gré à Madame de ***, d'avoir travaillé hier à ta consolation. Le sallon fortuné où tu as reçu tant de preuves de son bon cœur .... a été le témoin des plaisirs de bien d'autres, interrompit-il, brusquement. Il y a deux heures que tu me tiens ici, pour me dire que Madame de *** a voulu que je passasse hier la journée avec elle, & moi, en moins de tems, je te dis, comme je le pense, que ce sera la derniere de ma vie ; j'étois curieux, je ne le suis plus ; je te ferai plaisir de ne la plus voir ; je te rends ce service de grand cœur ; si j'avois cependant un conseil à te donner, ce seroit de prendre le même parti que moi, qui la juge indigne des soins d'un galant homme. C'est

aussi

auſſi ce que je fais, repris-je; mais je ſuis piqué, j'ai été trompé, & tu ne l'es pas; il me faut une vengeance, & j'ai de quoi la prendre; je tiens ici toutes ſortes de lettres qui m'indiquent les noms & la qualité de mes rivaux préſens; j'ai envie de les leur envoyer, ou de les faire courir dans la Ville, & pour ſuivre mon projet en partie, voici les tiennes que je te rends; & je te fais grace du ridicule, en faveur de ta ſincerité. Et que peux-tu eſpérer de cette vengeance, me dit Saint-Fer ***? De la voir, repris-je, réduite pendant quelque tems à n'aimer que ſon mari & à n'avoir perſonne à tromper. Que vous dirai-je encore, mon projet a réuſſi au-de-là de mes eſpérances, je l'ai brouillée avec toute la terre, elle ſçait que c'eſt le fruit de

mes soins, & je vous avoue que je me sens autant de joye à présent d'être sûr de sa haine, que quand je croyois l'être de sa tendresse : mais ce qui l'a irritée, sur tout, c'est le procédé de Saint-Fer ***, qui vient de se raccommoder avec votre amie, & qui l'a abandonnée le lendemain de son bonheur ; que n'est-elle pas forcée de penser de ses charmes ! Quel coup humiliant pour sa vanité ! & que ce qu'elle souffre à présent me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait souffrir ! Que je le haïs ! Ne le croyez pas, lui dis-je alors, vous êtes en colere, & ce grand mouvement de haine n'est peut-être que beaucoup d'amour. Vous la méprisez, je le veux bien ; mais le mépris n'éteint pas toujours une passion violente ; on gémit

sur

fait son choix, on en connoît toute l'horreur; mais emporté par un sentiment plus fort que la raison, on adore ses chaînes en les détestant; vous me paroissez encore dans une situation violente, & que deviendriez-vous? à quel mépris ne vous exposeriez-vous pas si vous cherchiez à la revoir? Peut-être elle-même seroit-elle charmée de vous rengager, pour vous rendre votre esclavage plus cruel, que celui que vous avez éprouvé; vous m'avez parlé avec franchise, je dois répondre à votre confiance, & je ne le puis mieux qu'en vous donnant des conseils désintéressés: après l'éclat qne vous avez fait, il ne vous siéroit pas de la revoir; les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre reconciliation, & si vous renouiez avec

avec elle, vous feriez infailliblement la fable de toute la Ville; vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais sauvez-vous du ridicule. Vous avez raison, m'a répondu mon mari; mais je suis las d'aimer, & je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences, elles me coutent trop, & je ne sçai encore comment vous avez pû me les arracher. Je ne veux point, ai-je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée; mais croyez-vous qu'en pareilles avantures le public soit muet? J'aurois appris de lui, avec quelque changement dans les circonstances, à la vérité, tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres discours, il a pris congé de moi avec un demi

soupir, & ma priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon cœur seroit dans de meilleures dispositions pour lui, qu'il n'oublieroit rien pour les mériter, & enfin tout ce que peut dire un homme qui seroit trop heureux que sa femme lui voulût du bien. Mon Dieu, le croiriez vous, il y a cinq heures que j'écris. Que ma lettre est longue! & dans tout cela, pas un mot de douceurs pour vous; n'importe vous sçavez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce soir, si vous le pouvez. Quelque divertissant que soit un mari, il ne vaut jamais un amant, ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colere?



LETTRE XLVIII.

JE le sçavois bien moi, qu'à force de chercher à faire une conquête, je ferois soûpirer quelqu'un. On est épris de mes charmes, on m'adore ; ce sont bien d'autres empressemens que les vôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir sur les belles des droits incontestables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une Ville prise d'assaut, & ne laissez pas même à notre vertu chancellante la gloire d'une courte résistance. Les petits soins vous ennuyent, & vous attendrez tout de votre mérite & de notre foiblesse. Que les armes cedent à la Magistrature ; faites retraite,

Monsieur le Colonel, je viens de faire emplette d'un petit Magistrat, si doux, si respectueux, qu'en un besoin il effaceroit feu Céladon; il m'a même assurée que, s'il étoit assez heureux pour me plaire, il auroit pour moi, malgré le feu qui le consume, un respect éternel! L'aimable petit homme! Il n'a pas encore osé me regarder en face. Il ne falloit pas moins qu'un rival aussi dangereux, pour vous bannir de mon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toujours; voyez, pourtant, ce que c'est que le cœur d'une femme: le mien s'est rendu à la premiere menace. Comment aussi le refuser à un homme qui promet de ne jamais manquer de respect? Est-il rien de si séduisant? Il me dit si modestement, je vous aime,

aime, & rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, & la timidité de mon Magiſtrat, on me prendroit pour l'aggreſſeur. C'eſt d'ailleurs un garçon doüé de talens très-eſtimables. Croyez-vous que comme vous, il ſe tienne à ma toilette les bras croiſés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer ſa critique ſur mes rubans, ou pour rendre vains, par ſes folies, les ſoins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux? Ce n'eſt pas pour cela qu'il y vient. Oh! pour un Sénateur, il y a un plaiſant emploi: il n'y a point de Préſident dans quelque Chambre que ce puiſſe être, qui friſe mieux que celui-ci: il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'eſt tout dire, il eſt mon conſeil dans mes em-

emplettes : il a le goût merveilleux, & s'il vouloit tirer avantage de ses talens, il pourroit se vanter d'avoir fourni des desseins merveilleux pour les étoffes. En vérité, c'est une grande école que le Palais, pour façonner au beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de si heureuses dispositions, il ne renversât la cervelle à toutes les femmes, & n'éteignît les vertus les plus farouches, ne fît quitter prise aux soupirans les plus tenaces, ne brisât les liens les plus affermis; ne fît naître enfin de la jalousie dans le cœur des amans les plus sûrs de leur mérite, s'il ne bornoit son ambition au plaisir d'entendre dire, Madame la Marquise est bien coëffée! Qu'elle est de bon goût! Je vous instruit de toutes les perfe-
ctions

ctions de votre rival, afin que vous puissiez mieux comprendre que ma blessure est sans remede, & que vous vous défassiez d'un malheureux amour, que je ne favorise plus. Croyez-moi, ne poussons pas les choses plus loin; n'épuisons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaisir, ayant encore quelque desir à satisfaire; plus d'une fois le dégoût, a pensé rompre notre union; nous avons en vain tâché de le surmonter, il nous en est resté des impressions de tristesse, qui nous rendent plus malheureux que ne le sont les gens qui n'aiment rien. Je le sens, nous ne nous voyons plus que par paresse. Laissez-moi, pour éveiller nos cœurs, profiter de votre absence. Un peu de perfidie est un rafinement d'amour, quand on

né

ne craint pas de se perdre, on s'aime avec trop de langueur.

BILLET.

IL ne faloit point de réponse à la lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, & vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter sur vos plaisirs; mais les complimens embarassent. Une lettre auroit été trop longue, & j'ai peine à croire que mon billet vous paroisse trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous dise que je vous aime? & trop aimable pour que je vous dise que je ne vous aime pas. Je n'ose vous faire des reproches, & je ne puis vous remercier: toutes ces choses supposent que je vous écrit sans bien sçavoir ce que je fais. Vous me mandez que sans mon idée, qui vous suit par tout, vous vous ennuyeriez.

Je

Je vous rends graces de l'honneur que vous lui faites ; mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que je m'ennuye avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des Dames charmantes ; si vous ne pensiez qu'à moi, vous en seriez-vous apperçû ? Les hommes que je vois tous les jours, me paroissent si laids ! Elles sont belles ces femmes, & vous restez ; vous vous amusez, & je suis absente ! j'aurois bien de quoi vous gronder, mais vous ne meritez pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes, encore assez de tems pour pouvoir m'écrire trois lettres ; songez que je ne vous pardonne que celle qui m'anoncera votre retour.

LETTRE XLIX.

NOUS partons demain pour la campagne. Le Marquis prévoyant vous a mis de la partie, & doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous voir, de vous parler à tout moment. Vos empressemens répondent ils aux miens ? Attendez-vous ces jours comme moi ? Les desirez-vous ? Vous verrez-vous sans ennui si près d'une femme qui vous aime ? Sentez - vous le plaisir qu'il y a à inspirer des transports si vifs ? Je vous aime plus qu'il n'est possible de le faire ; croiriez-vous que cela va jusqu'à la folie, & qu'il me semble que je ne vous donne par tout

ce que vous meritez. Je n'ai pas assez de toute mon ame, elle est entierement à vous, & je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse ! Au milieu d'un amour, qui devoit être tranquile, de former des desirs qui ne seront jamais remplis. Ma passion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifference, vos transports, vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du desordre de la journée, des songes heureux me séduisent. Quelles illusions ! Quelles nuits ! Quels emportemens ! Et si votre seule idée répand tant de trouble dans mes sens, quels plaisirs ne me donneroit pas votre présence ! Ah ! Que dans ces heureux momens vous ne m'accuseriez pas d'insensibilité ! Ne

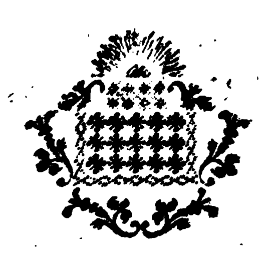
croyez pas jouir, comme moi, des mêmes transports; je ne dois de si grands plaisirs qu'à l'excès de ma passion. Vous languissez dans les plus tendres plaisirs, & je brûle lorsque même je ne jouis que de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler mes transports! Mais pourquoi vous fais-je des reproches? où me laissai-je égarer? Que de mots pour vous dire que nous allons à la campagne! Et comment se peut-il, qu'ayant si peu à écrire, on remplisse tant de papier? Qu'un amant nous rend babillardes! je ne veux point songer à cela, la tête m'en tourneroit. Plaise à Dieu que ce ne soit pas déja besogne faite; bon jour...... Ah! j'oubliois de vous dire que mon mari, qui rend à l'heure que je vous parle, des soins silentieux à Madame de

de T*** , m'a priée , sans faire semblant de rien, de l'engager à venir avec nous. Il y a apparence qu'il sera si occupé d'elle , qu'il ne songera guerre à ce que nous ferons ; ne croyez pas pour cela être dispensé de vous observer. Avec Madame de T*** , il y aura beaucoup de femmes, qui se disent toutes les meilleurs de mes amies ; mais ausquelles il ne déplairoit pourtant pas que je leur fournisse quelques petites occasions de médire de moi. Adieu, soyez sage devant tous ces gens-là , ou pour mieux dire , tâchés de m'enpêcher d'être folle ; je le serai dans nos momens de liberté , peut-être plus que vous ne voudrez : avoüez que je commence , on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit Comte.

BILLET.

*TENEZ, absolument nous nous brouillerons; je n'y puis plus résister, cela devient insupportable. Qu'est-ce donc qu'un amant? pendant que j'y suis, dussiez-vous vous en plaindre, je veux le définir: c'est quelque chose de ridicule. Encore si j'avois eu l'esprit de voir cela dabord; mais il est bien tems de faire des réflexions quand on est devenue folle, & que ce soit quelque chose de ridicule qui vous renverse la cervelle; voilà ce qui n'est pas concevable. Ce n'etoit pas la peine de me gronder tant hier pour me demander pardon aujourd'hui. Le Comte de *** m'a parlé à l'oreille, sçavez-vous bien ce qu'il faisoit là? il me disoit une impertinence. Voulez-vous sçavoir ce que c'étoit? il me faisoit confidence de..... Oh! pour cela, je ne puis*

puis l'écrire, je vous le dirai. Vous voulez vous raccommoder avec moi, n'est-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien; mais je ne sçai pas si j'aurai le tems de vous voir. J'ai envie d'être piquée: oui, oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre présence m'amusera-t-elle. Que je suis sotte d'être si bonne! Cela est inoui! il est cependant vrai qu'un raccommodement est une jolie chose.



LETTRE L.

NON, ne le croyez pas, ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint Fer*** est inutile. Vous fondez son pardon sur l'amour que Madame de*** eut autrefois pour lui ; & c'est ce même amour si cruellement outragé, qui s'est éteint pour jamais. La patience des Amans a des bornes : on peut se passer de petites choses ; mais une ame délicate souffre à pardonner souvent. Un moment d'aigreur amene des réflexions ; & quoiqu'elles soient d'ordinaire effacées par l'amour : elles reviennent lorsqu'on est offensé, le cœur s'attiédit, la raison recom-

mence à regner, & quand elle a une fois repris son empire, ce même amour ne parvient plus à la chasser. Examinez comme une passion s'établit dans notre cœur, & combien il faut que vous paroissiez different de vous mêmes, pour nous faire céder à vos desirs. Que de tendresse, de complaisance, de respect, ne nous marquez-vous point, pour arriver à cet instant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes? De quelles rigueurs ne nous accablez vous pas, quand vous n'en avez plus à craindre de nous? Dans quel esclavage ne nous réduisez-vous point, lorsque comblés des preuves de notre tendresse, vous devriez être plus attentifs & plus aimables, que lorsque nous vous les refusons? Comment voulez-vous

qu'une

qu'une femme accoutumée à des soins, à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous suggere, pour en venir à bout; puisse vous pardonner vos caprices, vos hauteurs, ces fausses jalousies si méprisantes, & que vous n'imaginez que pour lui cacher vos froideurs & vos dégouts ? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obstinât à aimer ce qui ne veut plus paroître aimable, & la forcer à une constance que vous ne méritez pas, & dont vous ne vous servez que pour la rendre l'objet de vos mépris ? Vous ne conviendrez pas sans doute de ces vérités ? Et plût à Dieu, pour les mieux désavouer, que vous ne ressemblassiez pas aux hommes dont je viens de parler ! Vous me direz que vous êtes fidele, cela peut être, mais vous

êtes

êtes comme les femmes prudes, qui vantent toujours leur retenuë, & qui n'en sont pas plus estimables. Vous ne vous souciez pas plus de plaire à d'autres; mais vous ne prenez aucun soin de me plaire. Votre fidélité vous pese & vous embarrasse. Je m'apperçois à tous momens de la mauvaise humeur qu'elle vous cause; & vous me faites payer cher le plaisir de ne me point donner de rivales. Mais pour revenir à Saint-Fer ***, (car je ne sçai comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flattez trop, quand vous croyez que Madame de *** puisse se résoudre à renouer avec lui. Vous & moi, témoins de leur passion, nous avons presque toujours été occupés à justifier les bisarreries de Saint-Fer ***, & reduits souvent

à condamner le fol amour de notre amie. Saint-Fer ***, a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer, qu'en le reconnoissant sur le champ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconstance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu par ses nouvelles conquêtes le mérite de Madame de ***, il voudroit revenir à elle : assurément le retour est flateur, & devroit faire sentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-être même, telle épreuve a dégoûté Saint Fer *** de l'infidelité. Il sçait qu'il peut trouver des femmes disposées à l'aimer, mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être, & qu'il y a des cœurs, dont la conquête est peu satisfaisante. Enfin, Madame de *** pourroit espérer de retrouver un amant plus tendre.

dre, & plus persuadé de son mérite, qu'il ne l'étoit avant son changement. Toutes ces réflexions sont justes, mais elle s'y est refusée. Non-seulement elle n'a pas voulu recevoir ses lettres, mais elle n'a pas même été touchée de son air languissant. A propos, c'est la plus plaisante chose du monde, que vous autres hommes, quand vous êtes amoureux. Tout est affecté dans votre personne, jusqu'au son de votre voix. Vos regards, chargés de langueur, ne se tournent jamais que douloureusement sur l'objet aimé. Votre démarche lente & abbatue, semble à chaque pas lui reprocher une rigueur; vos soupirs longs & fréquens, vos insomnies, votre trouble, vos distractions; oh! c'est un article essentiel que celui

lui-là : il sert à prouver que vous n'êtes plus à vous-même : c'est par-là que vous m'avez prise. A force de réflechir sur vos distractions, il m'en vint de si fortes, que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me souvinsse. J'eus la sottise de vous croire bien amoureux, parce que vous étiez distrait ; & je me suis apperçuë depuis, que c'est chez vous un vice d'habitude ou de temperamment. La tristesse est encore pour vous d'une grande ressource. Vous paroissez triste avec tout le monde : le bruit se répand par tout qu'un tel, dont on vantoit la gayeté ; est devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient jusques à celle que vous aimez ; alors elle croit la chose sérieuse : on sçait que la tristesse conduit au désespoir ; elle craint que cet étour-

étourdi ne fasse un coup d'éclat, & trouve enfin qu'il vaut mieux conserver les jours d'un homme, que d'être cause de sa mort. Malheureuses que nous sommes ! de nous laisser séduire par des démonstrations ridicules, qui ne devroient mériter que notre mépris. Saint-Fer ***, a paru aux yeux de Madame de ***, comme un homme qui s'abandonne au désespoir ; il m'a semblé qu'elle n'y prenoit aucun interêt. Peut-être son cœur la trompe-t-il ; mais quoiqu'il en soit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendresse pour lui ; elle en parle avec indifférence, & j'aimerois mieux qu'elle eût de la colere. Je parlerai encore pour lui, puisque vous le souhaitez ; mais vous ne sçavez pas combien un inconstant qui veut reprendre

dre ses premieres chaînes, est méprisé d'une femme raisonnable ; & d'ailleurs la façon dont il vous répondit, lorsque vous voulûtes le ramener à Madame de ***, est de ces choses qui s'effacent rarement. Je vais chez elle, vous m'y trouverez ; nous tâcherons d'obtenir sa grace. Quant à vous, aimez-moi toujours assez pour n'avoir pas besoin de me demander la votre.



LETTRE LI.

ON cherche la ſolitude, on s'ennuie du tumulte de la Ville; mais le moyen de la quitter avec plaiſir, lorſqu'on y laiſſe ce qu'on a de plus cher! Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monſieur de Saint Fer ***. L'on ira vous y prendre, pour vous conduire dans un lieu que vous ne connoiſſez pas, & que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera paſſer par de terribles avantures; mais vous êtes Chevalier, & amoureux, c'en eſt trop pour manquer de courage. Après avoir parcou-

ru un pays immenſe, on vous fera entrer dans un Château, dont un ſeul geant du Canton de Berne, défend la porte contre tous les ennuyeux. Un Veſtibule ſuberbe s'offrira d'abord à vos regards; après que, ſelon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous paſſerez outre; ni monſtre, ni griflons ne s'oppoſeront à votre paſſage; & ce n'eſt pas dans la cour du Château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de Chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartemens magnifiquement ornés, où des Demoiſelles vous parfumeront & guideront vos pas dans un cabinet myſterieux, où négligemment couchées ſur des ſophas brillans d'or & de pourpre, vous recevront deux Prin-

ceſſes

cesses plus belles que les astres du firmament. A votre aspect, la pudeur couvrira leurs jouës du plus bel incarnat du monde, & leur donnera de nouveaux charmes. Après des soupirs que leur cœur, pénétré du plaisir, laissera partir avec violence; on vous tendra languissamment une main, que vous ne manquerez pas de baiser avec transport. La joie, pendant ce tems-là, suspendra toutes les fonctions de votre ame, & jusqu'à ce que vous soyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choses mal arrangées. Ce penible préambule fini, on vous menera dans des jardins charmans, que la nature & l'art ont embellis de concert. Il y regne un perpetuel printems; les zéphirs y soufflent

ſans ceſſe un air voluptueux ; les roſſignols y ſoupirent, leurs tendreſſes, & leurs concerts joints aux ramages des autres habitans des forêts, font de ces lieux une ſeconde Iſle de Cythere. Il eſt dans un bois épais & ſombre, une grotte plus délicieuſe que toutes les beautés de cet aimable déſert, couverte par un boſquet de myrthe, les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs ſoupirs. La Driade amoureuſe ne craint point de s'y laiſſer ſurprendre. Par un enchantement qu'on ne peut aſſez admirer, la Nymphe fugitive ne peut en détourner ſes pas, & l'Amour qui marche devant elle, en l'éblouiſſant avec ſon flambeau, la conduit juſques dans la grotte qu'elle voudroit éviter. Il eſt vrai-ſemblable que laſſées d'une

longue

ongue promenade, les infantes voudront s'y reposer. Là, vous pourrez conter votre martyre; l'aspect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur, & plût aux Dieux qu'il inspirât aux amans autant de discrétion, que peut-être il inspirera de foiblesses aux amantes. Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des bergers, qui, en quittant cette grotte n'y ont point laissé des monumens de leur bonheur. Au sortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un sallon, où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vases du plus clair cristal. La folie sera priée de la fête, & Bacchus tâchera de la finir aussi-bien que
l'A-

l'Amour l'aura commencée. Alors, nous appercevant du retour de l'aurore, on envoyera dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs coursiers; on partira, & après un assez long voyage, on se trouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là vous direz adieu aux Infantes, non sans pousser quelques soupirs: de leur part, elles ne vous épargneront pas. L'un de vous deux sera obligé à des protestations d'amour & de fidélité, dont pour le présent on voudra bien dispenser l'autre. Vous monterez dans votre char, & avant que Morphée verse sur vous ses pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, & ainsi que cela se doit, vous leur adresserez votre oraison mentale. Adieu, Comte.

BIL-

BILLET.

REvenez dans ces lieux Vous ne méritez pas que ce soit moi qui vous y rappelle : aussi ne suis je que sécretaire. N'allez pas croire que l'amour dicte pour vous la moindre fleurette : encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris : je pourrois, il est vrai, me servir de l'occasion ; mais je ne suis pas assez contente de vous, pour prendre des pretextes. Vous pensez sans doute, que votre absence me chagrine ; vous le pensez, & vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui je trouve, je répons ce qui me plaît ; je joüe & je perds. Je vais au spectacle & je m'y ennuie. J'ai des amans, dont il ne tient qu'à moi de m'amuser. Ne sont-ce pas là des ressources ? Croyez-vous qu'avec elles j'aye le tems de désirer votre retour ?

*Et puis, tous les jours je vois mon mari; il m'aime d'une force inconcevable, cela me distrait; & quoique vous en puissiez dire, un mari sédentaire vaut mieux qu'un amant qui s'absente. Tout cela veut dire, que vous pourriez, rester où vous êtes, si les nôces de Madame de *** & de Saint Fer ***, n'exigeoient pas que vous quittiez votre solitude: Elle s'est enfin déterminée; elle prétend par là, fixer absolument Saint Fer***: jugez de sa folie. Si les sermens d'un amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un époux? elle compte sur de la fidelité, de la complaisance, de la tendresse; & quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son premier mariage, elle veut bien imaginer que Saint Fer * * * ne manquera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas, je n'en penserois pas autant de vous, & pour vous ressembler. Adieu, Monsieur;*

ſieur, c'eſt à lundi la fête ; ce ſera aſſez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez au reſte à votre commodité : vous ne m'accuſerez pas au moins d'être gênante. Eh bien ! Monſieur, direz-vous encore que je vous aime ?



LETTRE LIII.

AH ! Monsieur, mes craintes n'étoient que trop justes. Que je serois heureuse aujourd'hui, si elles avoient pû me servir toûjours contre vos desirs ! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me rassuriez par tant de sermens, & qui me coûtoit tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez ! Avez-vous prévû ce qu'il m'en va coûter ? Vous êtes-vous résolu à me faire mourir de douleur ? Avez-vous pû oublier si-tôt avec quelle tendresse je vous aime ? Vous épousez Mademoiselle de la S***.

Barba-

Barbare! & je me vois réduite à vous perdre, sans oser seulement me plaindre de votre inconstance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même? Ne m'osez-vous confier votre bonheur; & quoiqu'il m'en doive coûter le mien, présumez-vous assez mal de moi, pour croire que je ne vous le sacrifierai pas? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché sur vous; mais je me croirois peu digne de votre estime, si dans cette occasion, je suivois tous les mouvemens qu'il m'inspire. Il faut m'y arracher & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais, grand Dieu! & c'est ma propre bouche qui me prononce un arrêt, qui peut-être ne sortiroit point de la vôtre. Ces jours que vous passiez à m'assurer de votre tendresse, seront à

jamais perdus pour moi. Vous vivrez pour une autre ; vous oublierez dans ses bras mon amour & ma douleur ; vous ne me direz plus que vous m'aimez ; vous pourrez vous résoudre à ne le plus sentir ? Ah ! Dieu, qui vous forçoit de m'aimer ? Ne m'avez-vous choisie, que pour me rendre malheureuse ? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne seriez pas toujours à moi, & quand enfin ma passion a si bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me causeroit ? Vous aimer, vous le dire, vous le persuader, étoient mes uniques soins. Qui pourra me dédommager de les avoir perdus ? Je vous voyois, je ne vous verrai plus. Ah, ingrat ! Si vous m'aimiez comme je vous aime, qui

qui auroit jamais pû vous arracher à moi ? Que dis-je, malheureuse ! mon amour étoit trop peu pour vous, & je ne dois plus songer qu'à me conserver votre estime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres sentimens. Je les désavoue, ils ne sont dignes de vous ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce Mariage ; j'ai prévû le sacrifice, je m'y soumets. Vous m'aimez à présent ? qui peut vous assurer que vous m'aimerez toujours, & que vous ne vous repentirez pas d'avoir préferé à un établissement solide, une liaison qui peut finir d'un moment à l'autre, & qu'un instant de votre caprice ou du mien, peut détruire à jamais ? Je ne vous aime que pour vous ; & vous voir heureux me tiendra lieu de tout. Vous

m'avez mal connuë, si vous avez pensé de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne pensons l'un à l'autre que pour nous estimer mutuellement. Vous me serez toujours cher. Si j'avois changé, vous m'auriez méprisée ; si vous m'aviez abandonnée, je vous aurois haï : n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raison veut que je vous aide à me bannir de votre cœur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aye pris ce parti, qu'il ne m'en ait coûté, & sans qu'il m'en coûte encore bien des larmes. J'amais je ne vous ai plus tendrement aimé ; mais c'est par l'amour même que j'ai pour vous, que je vous conjure de m'oublier. Ah ! cela ne vous sera que trop aisé. Dans l'état où je suis, ne devriez-vous pas me consoler ?

Avez-

Avez-vous perdu pour moi jusqu'aux ſentimens d'humanité ? Vous ne devez pas douter que je ne ſois accablée de la plus cruelle douleur, & vous reſtez éloigné de moi : Ah ! ne me faites pas voir tout mon malheur : que je puiſſe me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour, méritai-je tant d'indifference ? Une ligne, un mot, devroient-ils tant vous coûter ? Hélas ! je n'exige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais, ſi vous me refuſez votre vûe, ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi ne ſera point un crime contre elle ; elle n'en triomphera que plus, & j'en ſerai moins malheureuſe. Mais dans la ſituation

où nous sommes, que me diriez-vous pour me consoler, que vous pensassiez? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles, vos yeux les démentiroient; je n'y verrois plus rien pour moi, & il m'échapperoit des choses que je me reprocherois moi-même. Non, ne me voyez pas, je garderai toute ma vie le souvenir de notre amour. Tâchez de n'en point faire autant: renvoyez-moi mes lettres & mon portrait; ne conservez rien qui puisse vous rappeller mon idée: mais s'il se peut cependant, ne m'oubliez pas tout-à-fait. Plaignez-moi quelquefois, je n'ose vous demander des sentimens plus vifs. Adieu. Les larmes, dont cette lettre est baignée, doivent vous être un témoin fidéle de la douleur que je ressens en écrivant ce

ſuneſte mot. Ne vous préſentez plus à mes yeux. Je ſçai trop ce qu'il en coûte d'aimer ſans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à Mademoiſelle de la S***, elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous ſommes ſéparés pour toujours. Adieu. Hélas! ne m'oubliez jamais. Daignez vous ſouvenir quelquefois combien je vous ai aimé; mais ne vous rappellez pas combien je vous aime encore, & que je ne changerai jamais.



LET-

LETTRE LIII.

JE vous reconnois, Monſieur, aux idées que vous avez conçues : elles me montrent votre mépris pour moi, & m'aſſurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, & mes allarmes ſur le bruit de votre mariage ne ſont pas réelles ? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle paſſion, & c'eſt un prétexte pour vous abandonner plus ſûrement : vous êtes le ſeul qui, en pareil cas, pût imaginer une choſe ſemblable : vous ne le croyez pas ; mais pourquoi me l'écrire ? Ne me trouvez-vous pas aſſez infortunée ? N'eſt-ce donc pas aſſez de vous perdre, & lorſ-

lorſque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre ſa place ; Moi ; mépriſée ! grand Dieu ! étoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être ; moi, qui vous ai ſacrifié juſqu'à mon amour même ; moi qui n'étois ocupée que du ſoin de vous marquer ma tendreſſe, & qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il eſt vrai, que vous ſoyez touché de ma perte, ſera-ce en me donnant un caractere odieux, que vous me prouverez que je vous ſuis chere ? Si vous me ſoupçonniez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre ſans m'offenſer, & encore de quoi vous ſeriez-vous plaint ? d'être trop tendrement aimé ? Vous auriez ſenti, ſi vous pouviez ſentir quelque choſe, que je méritois d'être

d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous? Il me paroît par les choses que vous m'écrivez, que je commence à devenir odieuse; & cependant vous n'épousez pas Mademoiselle de la S***. Comment accorder tant de haine & tant d'amour? Avec quelle froideur m'assurez-vous que vous êtes toûjours à moi? Ah! qu'une veritable passion a bien un autre langage! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuses; il n'y avoit rien que vous ne fissiez pour les dissiper: vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épousez point Mademoiselle de la S***. Si vous ne l'aviez refusée que par rapport à moi, vous seriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je consentois

fois bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolois, ſans murmurer, à votre bonheur ; mais je ne vous verrai jamais ſans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle Maîtreſſe, le ſacrifice que je vous faiſois. Peut-être que je ſuis injuſte ; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, ſi vous ne m'aimez plus ? votre inconſtance, & votre froideur ſont la même choſe pour moi, & je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez ſans doute mes frayeurs ; mais toute autre à ma place en ſeroit-elle moins ſuſceptible ? Une lettre ſuffit-elle ? & dans la ſituation où je ſuis, ſeroit-ce trop de vous-même pour calmer mes inquiétudes ? Que faites-vous éloigné de moi ? Vous me croyez infidelle, & je crains que vous ne ſoyez per-

perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles ? & pour peu que vous prissiez encore quelqu'interêt à mon cœur, ne seriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou jouir avec moi du plaisir de me trouver constante ? Ayez pitié de l'état où je suis ; daignez, & c'est la seule chose que j'exige de vous, daignez me rassurer sur mes craintes, & éclaircir vos soupçons. Que je sçache, si je dois vous aimer encore, ou songer à vous haïr à jamais.



LET-

LETTRE LIV.

MOI ! que je vous haïsse ; cher Comte, lorsque vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse ! Ne me haïssez vous pas vous-même, de vous avoir outragé dans le tems que vous écartez les obstacles qui pourroient vous empêcher d'être tout entier à moi ; Je vous retrouve fidele ! Concevez-vous l'excès de ma joye ; Je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire sur mon cœur ; Quand vous m'auriez abandonnée, aurois-je pû m'en plaindre ; vous n'auriez fait que mobeïr ; mais vous avez connu

connu ce qu'il m'en coûtoit pour vous en prier; vous avez été touché de l'état funeste où m'avoit déja réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir; Puissiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi! Je suis sûre que vous m'aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous? Les jours que nous passons à nous tourmenter, ne seroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur? & lorsque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquiétent, faut-il que nous nous fassions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire? Avons-nous besoin, pour ne pas tomber dans

la langueur, du secours du raccommodement ? Les fréquentes querelles aigrissent le cœur, & ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les absences ausquelles nous nous condamnons volontairement, ne seroient-elles pas pour nous un supplice insurportable, si quelqu'un vouloit nous y forcer ! Ne sommes-nous pas insensés de nous donner tant de chagrins ? Avons-nous donc des momens à perdre ? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montriez quelquefois ; elle est toûjours suivie de trop de tiédeur. Ce ne sont pas vos transports, c'est votre cœur que je cherche ; ce sont ces tendres épanchemens de l'ame, ausquels on peut se livrer sans offenser la vertu. Je voudrois de cet amour,

qu'on dit que Platon connoissoit si bien, & qu'après lui, nous avons si mal connu. De cet amour dépoüillé de toute impression des sens, dont la pratique pourtant doit être difficile, puisqu'on a tant de peine à le faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela, aimons-nous toûjours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous satisfait, & je crois que nous perdrions à en imaginer un autre. Mon Dieu, que je suis étourdie ! il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles, & j'oubliois de vous avertir que Madame de *** vous prie de vous rendre chez elle à midi, elle va à ..... passer le reste de la journée. & comme j'ai mille choses à vous dire, je ne doute point que je

n'y aille aussi. Ah ? me diriez-vous bien pourquoi je soupire ?

LETTRE LV.

CETTE pauvre Madame de la G***, après une constance de quatre ans, vient enfin de perdre son amant ; & malgré mes exhortations, les charmes de la petite J *** ont achevé ce que son dégoût pour elle avoit ébauché. Oüi, Madame, me disoit-il, il y a quelques jours, c'en est fait ; les soins que je lui rends ne partent plus, depuis long-tems, que de ma reconnoissance ; & sans une sotte idée qui me tourmente elle & moi depuis deux ans, nous serions bons amis & rien de plus. Je crains que sensi-

ble comme elle l'est, elle ne puisse me voir inconstant, sans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aye fait pour l'amener insensiblement au point de souhaiter une rupture, qui de jour en jour, nous devient plus nécessaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinsse à elle. J'ai été cent fois la voir, pour lui dire que je ne l'aimois plus; il sembloit qu'elle choisît ce tems-là pour m'accabler des plus fortes preuves de sa tendresse; & j'étois obligé de la quitter, sans avoir pû prendre avec elle les arrangemens que j'aurois souhaités. Ces conversations autrefois si animées, sont languissantes & stériles: ces momens, que je passois avec elle, & que l'amour rendoit si charmant, me pesent & m'embarassent

sent. J'ai beau m'exhorter à la constance, je sens par le besoin que j'ai de me faire des leçons, combien elles sont inutiles. Je cherche quelquefois quelle peut être la cause de mon dégoût. Je vois une femme aimable, qui a de la jeunesse & de l'esprit ; mais ses agrémens ne me touchent point. Ma raison me dit encore qu'elle est belle, mais mon cœur ne me le dit plus, & le reste parle vainement en sa faveur. Ne devroit-elle pas sentir par ma froideur, que je ne l'aime plus ; & une femme peut-elle se tromper à des transports si étudiés, après avoir joüi du trouble & de la fureur d'un amant ? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions ; & c'est à mon sens un plus cruel supplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime

qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raisonnement, en priant Saint Fer ***, ami de Madame de la G***, de lui jetter des soupçons dans l'esprit, de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée ; & il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien. Mais, Comte, lui répondit-il, tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah ! si je ne le craignois point, répondit P***, je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié ! sauve-moi ; elle veut que je l'épouse : d'ailleurs une chose de cette sorte est moins cruelle, quand elle sort de la bouche d'un autre, que de celle d'un amant accoûtumé à tenir un langage different. Saint Fer *** refusa opiniâtrement de se charger de cette commis-

miſſion. Eh bien, reprit-il, je ne t'en parle plus, mais tu es cauſe que je vais lui porter le poignard dans le ſein. Il ſortit, & nous étions aux Thuilleries, réfléchiſſant encore ſur cette conſtance inuſitée de Madame de la G***, quant, nous abordant avec un air effaré; c'en eſt fait, dit-il, je ſuis content, ſi toutefois on peut l'être, en mettant au déſeſpoir une femme qu'on a tendrement aimée. En ſortant d'avec nous il étoit allé chez elle; elle l'y attendoit avec impatience, & le jour même avoit été pris, pour ſe donner des preuves mutuelles de leur tendreſſe. L'occaſion étoit preſſante, l'aſpect du péril le tranſit; il reſte, il héſite; elle le preſſe, il ſe fâche; elle ſe déſeſpere; & lui découvre franchement à la Dame l'origine du

mal. Elle s'évanoüit ; P*** lui done du secours ; elle revient à elle, toute en pleurs se jette à ses pieds, & lui dit les choses du monde les plus touchantes. P*** tout en pleurant aussi, l'exhorte à prendre son parti. La fureur succede à l'amour ; elle veut le tuer ; il reprend son épée, se sauve, & pour ne lui laisser aucun lieu de douter de sa bonne foi, il écrit dans la loge du Suisse son congé bien signé. Il triomphoit, en me contant son avanture, & m'assuroit toûjours qu'elle en mourroit de douleur. En effet, elle se couche après son départ, passe le reste de la journée & toute la nuit à soûpirer & à s'évanoüir. Elle se leve avec la même douleur ; & la lumiere lui étant odieuse, elle fait tirer les rideaux de sa chambre, & languis-

guiſſamment couchée ſur un canapé, déplore la perte de ſon amant. Elle tombe encore dans une foibleſſe, qui fait tout craindre pour ſa vie ; & peut-être qu'elle ſeroit morte, ſi le jeune Duc de ***, qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du ſecours, ne l'eût conſolée une heure après qu'elle avoit penſé expirer à ſes yeux. Le Duc, qui a trouvé l'avanture plaiſante, l'a ſur le champ racontée à ſes amis. Un de ceux-là, ami de P***, lui en a fait part ; & P***, au déſeſpoir qu'elle ne ſoit pas morte, & qu'elle ait accepté ſi tôt une conſolation, dont il la croyoit incapable, a ſenti rallumer ſon amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à ſe remettre bien avec Madame de la G*** ; mais vous ſçavez ce que c'eſt qu'un

sonne consolée ; elle l'a méprisée, & il a toutes les peines du monde à l'oublier avec la petite J***, qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu, Comte, avant de me faire une infidélité, souvenez-vous de l'avanture de nôtre ami, & de la façon de se consoler de Madame de la G***.



BILLET.

*La précieuse Madame de ***, vient d'arriver avec deux beaux esprits qui me donneront la migraine, si je n'y mets ordre. Elle me demande à souper, je suis perduë, si vous ne venez; amenez aussi Saint Fer ***, je vous en conjure, il aime à disputer, & pourra tenir tête à ces Messieurs. Je vous parlerai, je vous vairrai du moins; sans ce secours je meurs. Vous ne sçavez peut-être pas à quel point ces gens sont maussades; ils parlent sans cesse, & je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent, jugez combien je suis à mon aise? On me menace encore de la lecture d'un ouvrage! Rancune tenante, venez me délasser de l'ennui du précieux; quand même vous imagineriez que je prends un prétexte pour vous voir! C'est un service qui ne re-*

stera

ſtera pas ſans récompenſe, & je vous dédomagerai de votre ennui, en vous permettant de me voir quinze jours de ſuite tête-à-tête. Viendrez-vous ?

LET-

LETTRE LVI.

Y A-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie ? Et pourriez-vous m'estimer assez peu, pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiéte ? Donnez-vous du moins des rivaux qui ne me deshonorent pas. Eh, pourquoi voulez-vous en avoir, quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée ! Ne pensez pas que je veuille me justifier de l'inconstance que vous m'imputez ; je vous offenserois trop, si je croyois votre jalousie véritable. Je connois vos caprices, & ceci en est un. Votre délicatesse n'est pas assez

grande pour se choquer, lorsque je parle à un homme, qui n'est jamais venu chez moi; qui n'y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer, & qui n'est pas fait de façon à vous inspirer de la terreur. Cette modestie m'étonneroit, si je n'en découvrois pas la cause. Vous vous estimez, mais vous ne m'estimez pas; & dans les traits de satyre que vous lancez sans cesse contre mon sexe, vous ne faites de moi aucune exception particuliere. Vous croyez que je vous aime, mais vous ne m'en avez aucune obligation: vous me supposez une nécessité absolue d'aimer quelqu'un, & si quelquefois vous vous flattez que c'est votre mérite qui m'a rendue sensible, plus souvent encore vous pensez que le caprice seul m'a

m'a déterminée, & qu'il peut m'entraîner vers un autre, comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en souvient cependant, ce cœur que vous méprisez tant aujourd'hui, ne fut pas si facile à gagner ! Vous eûtes besoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître, & vous ne l'auriez jamais été, si en l'attaquant vous vous étiez montré tel que vous êtes, si j'avois pu, en suivant ce que ma raison me dictoit, vous croire semblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'alléguerez peut-être la durée de votre passion, j'avoue que je voudrois qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachemens passagers n'a-t-il pas fallu que je vous

pardonnasse ? Par combien de peines & de larmes n'ai-je pas acheté vos retours, & depuis quel tems votre passion ne seroit-elle pas finie, si mes soins & mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre ? si je n'avois pas opposé à vos refroidissemens une constance si égale que vous n'avez jamais osé m'annoncer que je vous avois perdu ? Vous m'auriez sans doute beaucoup plus aimée si moins sensible & moins tendre j'avois affecté pour vous, autant d'indifference que je vous ai témoigné d'amour; si, paroissant avoir du goût pour toutes sortes d'objets, je vous avois mis sans cesse dans la nécessité de ne sçavoir que penser de mon cœur ; de la coqueterie & de la dissimulation auroient réveillé un amour sur

lequel vous vous endormiez ; & d'abord que vous m'auriez crû capable de changer, vous auriez craint mon inconſtance ; mais je rougirois de vous devoir à de tels artifices. Je ſens que je vous perds ; mais ſans me rendre la victime de vos fantaiſies , annoncez-moi tout d'un coup votre perte, quelque douloureuſe qu'elle me ſoit, elle ne peut l'être plus que la cruelle incertitude où je vie. Je n'éxige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus ; pour tant de tendreſſe eſt-ce trop d'un peu de ſincérité ?



LETTRE LVII.

AU milieu de votre plus forte passion pour moi, j'ai prévû votre changement, il m'afflige ; mais il ne me surprend pas. Ai-je dû me flater que vous m'aimeriez toujours ? Et parce que mon cœur m'assuroit de ma constance, devroit-il m'être un garant de la vôtre ? Vous me quittez : que ce soit pour une autre, ou que dégouté de l'amour, vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raisons qui vous font agir ; on seroit trop malheureux si, quand on aime, on s'enchaînoit à jamais, & si pour conserver une conquête dont on fait peu

peu de cas, on renonçoit à toutes les occasions qui se présentent, d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous, ce n'est pas votre faute si je vous aime encore ; & vous avez fait depuis long-tems ce qui étoit nécessaire pour chasser une passion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours ; & quand vous auriez pu le faire je ne serois point étonné du parjure. Vous m'avez trouvé aimable, je cesse de vous le paroître, puisque mes seuls agrémens vous avoient déterminé, il est juste que vous changiez avec eux. La seule chose que j'exige de vous, & je ne vous la demande que parce qu'elle ne vous coutera point, c'est que vous ne me voyiez plus. Je sens que je

vous aime encore, laissez-moi m'accoutumer par votre absence, à vous regarder comme un homme indifférent : votre vûe me plongeroit dans le plus affreux désespoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit ; & il ne seroit pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas essuyer. Mais est-il vrai que vous m'ayez abandonnée ? Quoi ! dans ce cœur qui faisoit tout son bonheur de notre union, dans ce cœur parjure, ne reste-t-il plus rien pour moi ? Ah, que l'on sent douloureusement la perte d'une chose à laquelle on avoit attaché ses plus cheres délices : Hélas, malgré ce que je vous disois de votre inconstance, je ne la prévoyois pas ; tranquille sur la foi de vos sermens, rassu-

rée contre votre perte, par l'amour extrême que j'avois pour vous, je ne pouvois pas croire que vous fussiez capable d'une perfidie; je sentois que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame; & je me flattois quelquefois que j'étois la seule que vous puissiez véritablement aimer! Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, & que dans mes derniers instans je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter, & de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste? Barbare! venez m'accabler par votre indifférence; songez qu'il y a trop de cruauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds! Je ne vous perds que, parce que vous le

vou-

voulez, voilà l'idée que vous me laissez de vous ! Vous n'aimez point ailleurs, & vous m'abandonnez ! Ah ! avez-vous pensé à ce que vous m'écrivez ? en avez-vous senti l'importance ! Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; & que, rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé ; quand j'aurois encore pour vous ces sentimens qui ont fait si longtems notre bonheur, je ne voudrois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

LETTRE LVIII.

PAR ma derniere lettre, je vous ai prié de ne me plus voir, je sentois que votre vûe entretiendroit en moi des sentimens qui m'est important d'éteindre, mais dans le cruel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs est de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendresse; mais je n'ai pas mérité la repugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous fasse des reproches, je sçai combien ils seroient inutiles; je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été si cruellement fermés, si ma passion, moins

moins folle, m'avoit permis de réfléchir sur vos démarches, d'y voir combien vous étiez insensible à ce que je faisois pour vous, vous n'auriez pas eu besoin de m'annoncer votre inconstance : mais tel étoit mon aveuglement, que je ne vous voyois que comme je désirois que vous fussiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairoit, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée ; mais ai-je mérité votre mépris ; Je suis malade, vous le sçavez, & je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour. Ah ! n'en redoutez rien ; quelque violent qu'il soit encore, votre insensibilité & ma fierté me sauvent de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes,

mes, ni descendre à des prieres honteuses; mais pour avoir cessé d'être amans, avons-nous renoncé au plaisir d'être amis? Voilà le seul sentiment que je puisse vous demander; mais l'inconstance auroit peu de charmes pour vous, si vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi suis-je coupable cependant! Vous seul avez fait tous mes crimes; sans vous je jouirois encore..... Ah! que me sert-il d'être tourmentée par de si cruelles réflexions? Elles m'éclairent sur des fautes qu'elles n'ont pas sçu prévenir, & redoublent mon désespoir. Je me plaindrois moins de votre indifference, si en cessant d'être aimée, je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chassé: mais loin que votre froideur puisse éteindre

mon amour, elle ſemble le rallumer avec plus de violence. Que je ſuis malheureuſe ! Je vous aimois éperduëment quand vous feigniez une tendreſſe que vous ne reſſentiez pas ; & je meurs de douleur quand vous ceſſez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je ſuis, je ne veux que vous voir, je ne ſerai point ſeule, accoutumez-moi inſenſiblement à vous perdre pour toujours : dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur, il y auroit trop de cruauté à m'épargner. Songez auſſi, qu'en ceſſant tout d'un coup de venir chez moi, vous faites faire à mon mari des réflexions. Vous êtes trop honnête homme pour ne les lui point épargner. Adieu, Monſieur, vos complaiſances pour moi ne dureront pas

&

& je ſçaurai par une prompte abſence vous délivrer de l'embarras de les avoir long-tems.



LETTRE LIX.

De grace, cessez de m'écrire, sauvez-moi de l'affront de mépriser ce que j'ai cru digne de mon estime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en suis pas plainte. J'ai assez bien présumé de vous pour croire que vous ne me faisiez pas injustice, & que sans de fortes raisons vous ne m'auriez pas abandonnée. Je vous ai estimé même de la franchise avec laquelle vous m'avez instruite de votre changement. Aujourd'hui, vous osez me demander pardon! Vous pouvez m'avouer que ce n'est qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement: de sang froid vous me plongez le poi-

poignard dans le sein ; à moi ! qui ne respirois que pour vous. Pouvez-vous me mépriser assez pour croire que je puisse revenir à vous ? Barbare ! qui pour le seul plaisir de me désesperer, avez agi avec moi comme avec la femme dont on auroit le plus à se plaindre. Encore, si déterminé par un autre objet, vous m'aviez quittée pour vous livrer à lui, j'aurois excusé votre inconstance, j'aurois même poussé la générosité jusqu'à croire que j'y aurois donné lieu ; je me serois consolée d'une passion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez, que vous m'abandonniez sans ménagement, dans la seule vûe d'éprouver si je serai sensible à votre perte, voilà ce que je ne puis soutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puisse

puisse durer, elle dure toujours trop; il y a même de la cruauté à l'imaginer, je vous l'aurois cependant pardonné; je vous aimois assez pour me flatter qu'elle ne seroit venue que d'un excés de délicatesse, & quelques bisarres que puissent être les assurances qu'un amant veut prendre de notre cœur, elles nous sont toujours précieuses, quand elles nous prouvent son amour. Si votre idée avoit été telle, un jour suffisoit pour votre satisfaction & mon tourment : vous ne m'auriez pas refusé les plus légeres complaisances, vous n'auriez pas été quinze jours sans me voir ; & quand vous m'avez revûe depuis, & toujours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas inhumainement joint les insultes les plus marquées à l'injure que
vous

vous m'aviez faite. Et vous osez m'écrire ! Vous pouvez sans mourir de confusion, vous rappeller mon idée ! Vous m'aimez ! Que je serois heureuse que vous dissiez vrai ! Puisse cet amour faire votre éternel supplice, & puissai-je un jour vous donner autant de preuves de mépris & de haine, que je vous en ai données d'une tendresse dont le plus détestable de tous les hommes auroit été plus digne que vous.



LETTRE LX.

EN effet, il seroit très-singulier, que je vous aimasse encore, & j'imagine comme vous, que cela seroit fort plaisant ; mais, mon pauvre Comte, je me suis corrigée de rire. Je vous l'avois bien dit, que la fin de la Comédie ne seroit pas agréable pour vous. Si vous sçaviez combien le personage que vous y jouez à présent, est ridicule, vous n'auriez pas la force de le soutenir plus long-tems Oui, vous êtes désœuvré, languissant ; Madame de *** a refusé vos soins, je ris de vos soupirs. Que de mortifications ! Consolez vous, il y a peu d'hommes, à qui la même chose

ſe ne ſoit arrivée : mais étoit-il poſſible qu'elle vous arrivât, & qu'aimable comme vous êtes, vous vous trouvaſſiez rebuté de deux côtés ? Après tout, il vous reſte une reſſource. Vous m'avez aimée : moi, je ſçai comme vous vous y êtes pris pour me tromper ; imaginez quelque nouvelle façon, dont je puiſſe être encore la dupe. Je connois votre air triſte, ces ſoupirs affectueux que vous tirez du fond du cœur, ces petits mots ſi joliment dits, ces lettres ſi élégamment écrites, ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce viſage abbatu, tout cela ne peut plus me toucher ; & je crois pourtant, que c'eſt tout ce que vous ſçavez faire. Vous perdriez encore l'eſprit, que je ne m'en appercevrois pas. Ainſi, vous jugez bien que toutes ces

gentilleſſes ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'eſt que vous paſſez pour trompeur ; que peu de femmes de bon ſens voudront vous croire, & que vous n'aimez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas ſi-tôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux ! Vous étiez las de m'aimer, je n'avois plus rien de touchant pour vous, à peine vous ſouveniez-vous de m'avoir trouvée belle. Vous me faites une infidélité, vous cherchez fortune, vous ne la trouvez pas, & tout de ſuite vous revenez à moi. Je ſuis un peu cruelle, & vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre ! & quel plaiſir de pouvoir diſpoſer ainſi de tous ſes mouvemens ! Vous aviez cependant

aſſez bien arrangé cette avanture ; il eſt vrai que vous aviez mis dans votre plan, que je vous aimerois encore, & ſans mes caprices, cela étoit naturel ; vous me connoiſſiez, & vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver ſi differente de moi-même. Vous ne pouvez pas imaginer cet incident, quoiqu'il ſoit le plus interreſſant de tous. Mais ſans m'arrêter plus long tems à ce badinage, il faut répondre à votre lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conſeils, & un aveu ſincere de ce que je penſe ſur votre compte. Je ne vous aime plus : dans le tems de ma colere, je vous en aurois dit tout autant ; mais avec beaucoup moins de ſincérité. Dans un éta violent, on peut ſe tromper ſoi

même : mais revenu de ce premier mouvement, on voit les choses de sang froid, & l'on en est moins la dupe. Il est donc vrai que je ne vous aime plus, & que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir fût-il sincere, il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaisir, & que lorsque les offenses peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous sçavez de quelle nature sont celles dont je me suis plainte, & je ne daigne pas même vous les rappeller. Que votre cœur se juge lui-même, qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez, & puisse-t-il vous en dire assez, pour vous faire désormais éviter des procédés aussi condamnables que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aime ; ma passion ne s'é-

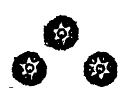
toit pas un moment démentie, vous l'avez éteinte. Vous me dites à present que vous m'aimez, vous seriez trop malheureux, si vous nourrissiez des sentimens ausquels je ne puis plus répondre. Supposé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flateuses. Rendez-vous justice, & n'esperez rien. Vous ne seriez pas peut-être assez raisonnable pour cesser de me voir, c'est à moi d'y mettre ordre : on ne se guérit bien qu'en fuyant ; & pour les passions malheureuses, il n'y a pas de plus cruel tourment que la vûë de ce qui les cause. Si cependant, comme vous me l'assûrez, vous devez bien-tôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis, ni ne serai jamais votre ennemie, je ne serai jamais non

plus votre amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez esperer tout si j'en avois moins ; & la permission, que je vous donne de me voir, doit vous être un sûr garant de mon indifference.



BILLET.

HELAS oüi ! Monsieur, je vous permets de venir à l'Opéra, & je vous sçai même un gré infini du soin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai ensorte, puisque vous le souhaitez, qu'il y ait une place pour vous; mais tous les jours d'Opéra ne se ressemblent pas, quelque tendre que soit la musique, & quelques jolies choses que vous me disiez sur Armide, & sur Renaud, je me souviens trop bien d'avoir été l'une pour souffrire jamais que vous redeveniez l'autre.



LETTRE LXI.

J'Avois crû jusques ici que le droit de montrer de la jalousie appartenoit à l'amant aimé, & je ne puis assez m'étonner, quand je songe aux choses que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offense, lorsque je vois que l'amour, ou la vanité (car vous avez sûrement plus de l'un que de l'autre : se mêle encore de vos démarches. Sçavez-vous bien que l'homme du monde qui me seroit le plus indifferent seroit plus près d'obtenir mon cœur que vous, que j'ai si tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, & sur quoi fondez-vous vos prétentions? Si ma tendresse avoit eu quelques char-

charmes pour vous, vous l'auriez conservée avec plus de soin, & vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne suis pas surprise que vous ayez voulu cesser de m'aimer, puisque je ne vous touchois plus : il étoit naturel que vous finissiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agrémens. Quelque chose qu'on dise de la constance, elle ne dure qu'autant que l'amour; & d'ordinaire il ne subsiste qu'autant que les desirs qu'il fait naître ne sont pas entierement satisfaits. J'ai bien senti, lorsque je me suis livrée à votre ardeur, qu'elle diminuëroit, que je vous perdrois; mais entraînée par un sentiment qui étouffoit ma raison, en connoissant le péril que je courois, je n'eus pas la force de l'éviter. Je
vous

vous ai vû pendant quelque tems plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma foiblesse ; & malgré ce qu'il m'en avoit couté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente, quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce tems dura peu, vos desirs s'affoiblirent ; comme c'étoit la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant ; ma passion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de réflexion pour me donner ces mêmes soins que j'avois dû à votre cœur : un reste de considération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma foi-

foiblesse ; tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas changé ? Il ne me fiéroit pas de m'en plaindre, vous étiez maître de vous même, & l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalousies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chere ? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m'avez sacrifiée au plaisir d'en joüir encore ? Vous exigez de moi des complaisances, celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire esperer d'autres ; je vois à regret qu'elle vous entretien dans des idées, que pour votre repos, vous auriez déja dû détruire ; & si vous y vouliez penser, vous sentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifference que de générosité
à

à ne vous point vouloir de mal. On passe aisément de la haine au sentiment contraire, & si je m'en sentois pour vous, je ne répondrois de rien : mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, & que quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalousie, sûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me serois engagée dans une autre passion, je ne ferois que ce que vous m'avez dit ; & c'est bien le moins que je vous croye de bon conseil. Adieu, Monsieur, mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaisie

ne

ne me le permettera pas demain; & je ne puis répondre du reſte de la ſemaine. Vous pouvez ſur ceci, arranger vos plaiſirs, ou vos affaires.

BILLET.

VOUS avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joüé, en me faiſant gronder par mon mari. Vous vous ſouvenez qu'en pareils cas, vous imaginâtes la même choſe, & qu'elle vous réüſſit; mais dans ce tems-là je vous aimois, & je fus bien aiſe de me ſervir de ce prétexte pour me raccommoder avec vous. Dans la ſituation preſente, vous pouviez vous ſervir d'une invention nouvelle; mais quand on n'eſt pas bien amoureux, on n'eſt gueres inventif. De ſi grands efforts d'imagination vous épuiſeroient, & je vous conſeille de

les

*les gardes vous pour Madame de N****

Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, & je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaise opinion qu'elle a conçue de vous : je vous promets de la combattre le plus qu'il me sera possible : trop heureuse de voir vos soins se tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté ! Mon mari vous portera tantôt ma réponse, & je vous prie de ne plus l'employer à de pareils messages ; je suis honteuse de l'avoir souffert, & je ne serois pas pardonnable de la souffrir encore.



LETTRE XLII.

IL est vrai que le Prince De *** m'aime ; mais il n'est point vrai que je n'aime pas le Prince De ***. La façon, dont nous avon vêcu ensemble, ne me permet pas de dissimuler ; & d'ailleurs, il est si naturel d'aimer, que je ne vois pas que sur cet article, le démenti soit nécessaire. Oüi, je l'aime ; mais je ne sçai pourquoi, vous que j'ai vû si jaloux, vous ne le voulez pas croire ? Avez-vous donc oublié que mon cœur est si tendre, que fût-il occupé par trente amans, il me resteroit encore de la sensibilité pour ceux qui se présenteroient ? Il ne faut auprès de

de moi qu'un ſoûpir. Je puis pourtant vous aſſurer que le Prince n'en a pas pouſſé, & que j'ai pris un ſoin extrême de les prévenir tous. C'eſt une conquête trop illuſtre pour ne pas mériter toutes ſortes d'attentions; & j'ai peine à deviner pourquoi vous avez crû qu'il me trouveroit inflexible. Il eſt vrai qu'il n'a pas un eſprit prodigieux; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour lui, qu'on ne s'appercevera pas qu'il en manque. On en a bien peu, ſi l'on n'en a pas aſſez pour amuſer une femme; & malgré ce que vous en voudrez penſer, il me dit les mêmes choſes que vous m'avez dites: Il me jure qu'il m'adore; il le prononce d'un ton pénétré qui ne lui ſied pas mal, & ſes yeux, plus éloquens que ſes diſcours,

cours, me persuadent encore plus qu'eux. Ses manieres douces & attentives me prouvent qu'il sent ce qu'il dit. Et ce n'est point par les soupirs étourdis que vous affectiez hier, & qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'assurer de son ardeur. Plus modeste que vous, je vois dans sa timidité plus de passion que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulence. Il m'aime sans espoir; & ne fussent-elles pas vraies, je ne haïs pas ces façons désinteressées. Que voulez-vous que je vous dise? Peut-être qu'il me trompe; mais il ne me déplaît pas; & auprès d'une personne aussi dégoûtée de l'amour que je l'étois, c'est ne pas mal avancer, que de persuader à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuses qualités, je ne crois pas que je m'en

amuse long-tems. L'amant le plus aimable cesse aisément de l'être ; la certitude d'avoir plû le rend bientôt incapable de plaire. Je suis si persuadée de ce que je vous dis, que désormais je congédierai les soupirans avant le moment de foiblesse. Se piquer de fidélité pour un homme, est le plus triste personnage du monde. La constance n'est qu'une chimere, elle n'est pas dans la nature, & c'est le fruit le plus sot de toutes nos reflexions. Quoi, par un vain sentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même, en nous y soûmettant, il faut que l'on ne puisse changer quand on est mécontent de son choix ! Il faut s'asservir aux caprices d'un amant bizarre, qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut ; essuyer les dégoûts que lui cause une trop lon-

gue

gue passion ; souffrir un maître, où l'on ne devroit trouver qu'un esclave, & se faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus ! Est il rien de plus ridicule, & ne suis-je pas trop heureuse que vous m'ayez tirée d'une situation si cruelle ! Je vous prie, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir si souvent chez moi. Vous voulez toûjours me parler, & je crois vous avoir déjà dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous sçavez d'ailleurs que, lorsque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi : vous n'êtes point parti, & je ne suis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaisances. Adieu, Monsieur, la bonté que j'ai eûë de vous ouvrir mon

cœur, eſt moins à votre avantage que vous ne voudriez peut-être le croire : il m'étoit important de me rendre mon repos ; vous le troubliez en voulant me rengager à vous aimer ; & je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie, qu'en vous faiſant voir dans mon cœur des ſentimens qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.



BILLET.

VOUS êtes malade : Ah ! traître ; & l'on veut que j'en sois la cause ? Je serai donc coupable désormais de tous les maux qui vous arriveront ? De combien de façons essayez-vous ma foiblesse ? La premiere fois, vos larmes ; aujourd'hui ! .... Vous dirai-je de guérir ! Vous mettez votre santé à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous servirez du pardon que je vous accorderois, que pour me faire de nouvelles insultes. Il est passé ce tems heureux que vous demandez encore ; à peine, vous en souvenez-vous : pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soûpirant ! Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en soit rien, puisqu'on a tant de

peine

peine à me le persuader. Guérissez pour le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d'être convaincue : Je sen que vous me donnez déja de la pitié ; ce n'est, qu'en vous voyant, que je puis répondre du reste.



LET-

LETTRE LXIII.

AH ! je ne vous ai que trop pardonnez, cruel que vous êtes ! Temoin hier de mes pleurs, & de ma foiblesse, que voulez-vous de plus ? Je ne m'offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flateroit moins que l'incertitude où vous êtes : elle me prouve du moins que vous connoissez tous vos torts ; & craindre de ne pouvoir être aimé, c'est avouer qu'on ne mérite guere de l'être. Reflerez-vous long-tems dans cette idée ? Revenez-vous véritablement à moi ? Sentez-vous combien vous me devez de tendresse,

& de reconnoiſſance ? Je vous ai vû des transports, qui m'ont paru ſinceres ; mais que je crains que la vanité ſeule ne les ait fait naître ! Vous vous êtes vû un rival, & vous ne m'avez crû digne d'être aimée, que lorſque vous avez eu perdu tout eſpoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien ſi long tems à vous, alloit vous échapper, & c'eſt plus pour faire ſentir au Prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un cœur qu'il vouloit ſe rendre favorable. Vous m'avez crû ſenſible à ſes ſoins, & vous avez imaginé une eſpece de honte à me perdre. Je n'avois pas beſoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne

ne m'en étiez pas moins cher: ma raison révoltée contre une passion si déraisonable masquoit quelquefois mes mouvemens ; je croyois vous haïr, mais ce sentiment me faisoit trop de peine pour être vrai. Je souhaitois de l'indifference, le désir que j'en avois me faisoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par ces deux mouvemens, ils ne cessoient qu'à votre vûë, je ne me sentois plus que de l'amour, & les seuls vœux, que je pûsse former, étoient de vous retrouver sensible. Heureuse ! au milieu de tant de trouble, d'avoir pû vous le cacher, d'avoir eu assez de force sur moi-même, pour ne vous voir qu'en public ! Combien ne m'en coûtoit-il pas pour vous éviter ! Que ne nous aurois-je

point dit, si je m'étois abandonnée à moi-même ! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre ! Et comment n'aurois-je pas voulu les essuyer ! & je vous écrivois que je ne vous aimois plus ! & vous le croyiez ! Est-ce avec la passion qui me dévoroit, qu'on exprime bien l'indifférence ? Vous aurois-je écrit, si je n'avois pas pris en vous le même interêt ? Mais si vous vous mépreniez à mes lettres, n'entendiez-vous pas mes regards ? ils étoient les interprêtes de mon cœur. Que vous y deviez lire d'amour ! Vous ne poussiez pas un soupir, qui ne m'en arrachât : plus tourmentée que vous, je n'osois vous montrer mes allarmes : jalouse, jusqu'à la fureur, vos yeux ne me paroissoient regarder rien indifféremment ; j'y voyois de la ten-
dresse

dresse pour tout le monde, & je ne croyois que moi seule incapable de vous en inspirer. Si je voulois rappeller votre souvenir, j'oubliois tous les sujets de plaintes que vous m'aviez donnés, & rien n'étoit cher à ma mémoire, que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jettois les yeux sur votre portrait; je me disois vainement que c'étoit l'image d'un perfide; je n'y voyois que ces traits, que toute ma colere ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes! Que n'avez-vous dans le cœur la tendresse qui brille dans vos yeux! Vous me dites quelquefois avec tant d'ardeur que vous m'aimez: pourquoi laissez-vous faire à votre esprit l'ouvrage de votre cœur? Que je vous plains, si

si vous me dites ce que vous ne sentez pas ! Et comment exprimez-vous si bien ce qui vous touche si foiblement ; Contente aujourd'hui de vos sentimens ; faites que je le sois toûjours. Tout à moi, comme je serai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour, que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi ; qu'unis à jamais, nous oublions dans nos transports, qu'il y ait au monde quelque chose qui nous puisse séparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'univers, nous suffisant à nous-mêmes, libres de tous soins, inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les passer dans les plaisirs que donne une passion vive & délicate ! Sûrs d'em-

ployer à nous aimer le jour qui succederoit; nous perdrions avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le passé ne nous offriroit un souvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laisser perdre du présent; & dans les charmes d'une passion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous je ne craindrois point qu'on vint vous enlever à mon ardeur: & la mienne toujours plus vive, vous empêcheroit de sentir la necessité où vous seriez de n'être attaché qu'à moi; mais puisque je ne puis prétendre à un bonheur si grand, faites qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de solitude pour vous, qu'où je ne serai pas; que tous les objets qui vous

environneront, ne fervent qu'à vous faire defirer celui qui vous manquera ; qu'en bute aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens; qu'exposé à toutes les occasions de m'être infidele, vous penfiez que je suis seule digne de vous. Vous ne sçauriez me donner trop d'amour, pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir ! Je ferois morte de douleur, si dégagé pour jamais, je vous avois vû porter à une autre les sentimens qui ne doivent être que pour moi. Avez-vous pu croire que j'aimasse le Prince de *** ? Et quand il auroit été vrai que vos procedés m'eussent guérie, me connoissez-vous assez peu, pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau une continuation de des-

deshonneur? J'aurois trop bien justifié votre inconstance & vos mépris. Vous sçavez que je ne m'engage pas facilement. Vous sçavez que dans certains momens, je ne me consolois de vous avoir perdu, que dans l'espérance de rentrer dans mon devoir, & d'effacer par une conduite plus raisonnable, les reproches que je me faisois, & que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival. Que je serois heureuse si vous me rendiez assez de justice pour croire que vous n'en avez pas besoin! Mais je connois votre délicatesse, & pour n'avoir jamais à le craindre, il vous suffit de la mienne. Vous ne le reverrez plus chez moi, & plût au Ciel, que pour rendre votre triomphe aussi

éclatant que je voudrois, il eut encore plus de mérite. Adieu, je viens de m'appercevoir que ma lettre eſt d'une longueur effroyable, & que je ne m'y ſuis pas bien tenu parole; mais j'ai été ſi longtems ſans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répeté: ſi vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire, que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je ſens. Ce n'eſt plus la peine au moins d'abreger vos viſites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le malheur qui m'arrive. Mon mari vient de m'apprendre que ma tante eſt très-mal, & je pars dans ce moment pour aller paſſer la journée chez elle. Je ſerois inconſolable de cet accident, ſi je ne croyois

croyois pas me dêdommager demain du plaisir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous ?



BILLET.

*J'Allois vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. J'avois bien des choses à vous mander; maintenant je ne sçai plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir; mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela? Depuis que j'en ai fait ôter mes livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester : & puis ...... Mon Dieu, que de choses embarrassantes dans la vie! Que vous importe ce cabinet? J'aurois envie d'aller à la campagne avec Madame de ***, mais je n'ai garde de prendre cette résolution, sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.*

LETTRE LXIV.

DEPUIS que vous êtes à la campagne, il s'est passé à la Ville des choses fort extraordinaires. Madame de ***, est devenue dévote, T*** est devenu libertin. L'une a quitté son amant, l'autre son bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le Comte de *** aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes, & la prude Madame de ***, se divertit à être amoureuse. La séche Marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue sans cesse, a conservé son goût pour le vin de Champagne, son teint couperosé, sa taille ridicule, son babil impor-

tun,

tun, sa vanité, ses vapeurs, son page & ses vieux amans. C'est une femme immuable celle là ! Les infidélités courent à Paris prodigieusement, c'est comme une maladie épidémique. Dieu veüille nous en garantir, mais jamais les commerces amoureux n'ont été de si courte durée, soit que les faveurs se refusent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout est fini en moins de quinze jours. D***, étoit avant-hier au service de Madame de***. Aujourd'hui il ne lui est de rien ; mais en revanche, il est de tout à la vieille Comtesse, dont le galant rend ses devoirs à la premiere ; & les deux bonnes Dames n'en sont pas moins amies. J'allai hier à ***, vous avez eu raison de me dire qu'on y médisoit
de

de nous. La charitable N*** que j'ai été voir, m'a tout dit: mais pourquoi s'en facher? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puisse vivre, on échappe aux discours; & si l'on ne donne point de prise à la médisance, est-on à couvert de la calomnie? Que feroient donc ces Courtisans inoccupés, ces femmes abandonnées par la galanterie, dévotes par nécessité, méchantes par tempéramment, & médisantes par envie? Telle aura eu mille amans, & se sera encore plus deshonnorée par le choix que par la quantité qui trouvera que c'est un crime énorme à moi d'en avoir un. La vieille Madame de ***, s'est déchaînée contre nous; mais de toutes les médisantes, c'est celle dont je fais le moins de cas. Jusuis sûre qu'el-

qu'elle aura parlé en termes si précieux, qu'on ne l'aura point entendue : on pourroit dire d'elle, si l'on vouloit, que tel Marquis bel esprit qui la voit assiduëment, & qui chante par-tout les bontés de l'adorable Climene, travaille moins d'imagination que d'après les sujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D***, a tenu des propos insolens, & vous voulez l'en punir ? laissez-le avec son fard, sa voix féminine, & ses mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris ; laissez-le vivre, c'est assez nous venger. La jeune de *** vient de reparoître plus brillante, & moins redoutable que jamais ; elle embellit par les absences, & elle est

peut-

peut-être la seule qui puisse conserver autant de charmes au milieu de tant de peines ! Les amans lui reviennent en foule, ceux qu'elle a maltraités jadis ne s'en souviennent plus, & les autres ne craignent que ses rigueurs. Madame de D***, qui n'a jamais éprouvée la même fortune, croit que cela ne durera pas, & que dans le nombre même de ses conquêtes, elle rencontrera dequoi les lui faire perdre Madame de S***, & ce vieux Marquis de ***, qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de se prendre d'une passion, dont ceux qui s'y connoissent ne sçavent que dire; Madame de S***, prude, mais sensible, le Marquis amoureux, mais comme on l'étoit autrefois, Madame de S***, attachée au goût moderne, le Mar-

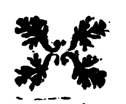
Marquis reſpectant l'autre, vu la commodité dont il eſt pour les amans ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites perſonnes dans leurs tendres diſcours : en vérité, cela eſt hideux. Depuis que la Dame a eu la généroſité de prendre le Marquis ſur ſon compte ; on n'entend plus chez elle que des diſſertations ſur la délicateſſe de l'amour. Tous les jours le Marquis lui envoye des réflexions ſur chaque livre de l'Aſtrée, & retient par ſes doctes diſcours la pétulance de la Dame : elle n'a jamais vu, dit-elle, faire l'amour de cette façon, & gronde contre la jeuneſſe de la Cour qui l'y a introduite. Quoique ce ne ſoit que par néceſſité ; le Marquis cependant n'en veut pas moins paſſer pour homme à bonnes fortunes, &

malgré le discrédit où il est, il n'entre jamais chez Madame de ***, qu'aussi mysterieusement que s'il y alloit pour affaires. Elle en paroît contente, & croit que cela sauve sa réputation, l'on dit cependant qu'elle se consoleroit moins facilement de cette maniere d'aimer, n'étoit qu'elle garde encore le petit ***. C'est un enfant, mais il a des ressources & de la complaisance ; il remplit le tems qu'elle ne donne pas au Marquis, & il n'a pas peu à faire ; car elle ne l'occupe gueres à huis clos. Miséricorde ! je suis bien trompée, ou voilà bien de la médisance ! Mais je suis piquée, & si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.

BILLET

VOUS faites tout hors de propos. Hier je vous attends à sept heures, vous venez à neuf, & vous avez encore l'impertinence de croire que pour un rendez-vous, cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée sortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable sommeil, pour me faire lire une lettre qui ne vaut pas la moindre circonstance de mon songe. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne se repose jamais sur d'autres, du soin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh! qu'est-ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croiois être dans des jardins charmans; si je ne me trompe, j'étois Flore, Zephire ne nous ressembloit pas, & pourtant je le trouvois

le plus aimable Dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté, & me prioit de la lui pardonner : comme vous m'avez mise dans cette habitude-là, je le faisois sans peine, il étoit à m'en remercier, lorsqu'on m'a rendu votre lettre, & troublé les remercimens de Zephire. Quelque mine que je fasse, je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompuë ; & quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer & de finir mes songes. Adieu, Je vous avertis que je me rendors.

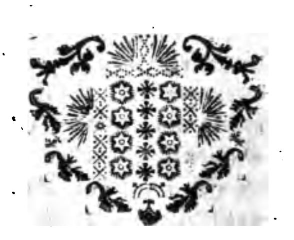


BILLET.

*NON, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes soient frivoles. Les démarches de mon mari, ses fréquens séjours à V***, le besoin qu'on a de lui, pour remplir la place qui vaque, les préparatifs sourds qu'il fait depuis un mois, son rang, ses richesses, son esprit, les études qu'il fait sur des choses ausquelles il n'a jamais pensé, tout m'inquiéte. J'ai communiquée mes frayeurs à Saint Fer* * *, il les trouve justes, & vous êtes le seul qui ne vouliez pas croire ce qui en sera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler, & je ne les vois que plus grands, puisque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Restez où vous êtes, vous y apprendrez mon départ, & votre indifferen-*

ce me le rendra moins ſenſible. Quoi! ſuppoſé que mes craintes ſoient mal fondées, n'eſt-ce pas aſſez que je vous les marque pour vous les faire reſſentir? Mais, vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace, ſi l'amour vous le faiſoit partager. Tant de ſécurité annonce trop de froideurs, & ſi nous nous ſéparons, je ſerai ſeule à répandre des larmes. Vous n'en jouïrez pas du moins; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur, & j'aime mieux en mourir, que de voir votre vanité s'en repaître. Mais, que faites-vous ſi éloigné de moi? Je connois votre averſion pour les affaires, & je ne doute point que vous ne fûſſiez déjà de retour, ſi les plaiſirs ne vous arrêtoient point. Quoi qu'il en ſoit, ne croyez pas que je vous ſollicite davantage de revenir. Ne penſez pas auſſi me calmer par

lettres, ce n'est qu'en partant, que vous pouvez vous excuser, & me faire avouer ce que je sens encore pour vous, tout ingrat que vous veulez paroître.



LET-

LETTRE LXV.

LEs voilà donc confirmés ces cruels pressentimens, que nous avions l'un & l'autre! Notre malheur n'est que trop certain, l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur; il a enfin obtenu ce qu'il desiroit; & il m'entraîne dans un païs qui quelque beau qu'il puisse être, ne sera jamais qu'un païs barbare, Je suis enfin parvenue à tout ce qu'une passion malheureuse peut donner de tourmens. La crainte de votre inconstance m'occupoit autrefois toute entiere; mais je ne sçai si je n'aimerois pas mieux vous voir inconstant, & vous voir toujours, que de

de vous perdre fidéle. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma ſituation ? Je vous aime, mais que dis-je, aimer, Ah ! Que ce terme eſt foible pour ce que je ſens, & je vous quitte pour jamais, & ce qui acheve de me déſeſperer, hélàs, vous m'aimez auſſi ! Comment pourrons-nous vivre éloignés l'un de l'autre ? Nous qui nous plaignions d'un ſeul moment paſſé ſans nous voir, qui ne connoiſſions pas d'autres plaiſirs. Je vous quitte pour jamais ; pour jamais, grand Dieu ! puis-je écrire ce mot ſans mourir : Avons-nous pu mériter d'être ſi malheureux. C'eſt donc moi qui trouble tout le repos de votre vie. Moi, qui pour la rendre heureuſe voudrois ſacrifier la mienne. C'en eſt donc fait, nous ne nous reverrons plus : nous

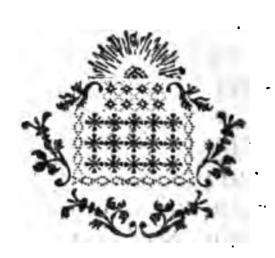
nous serons pour jamais séparés ! Seroit-il possible que les adieux que nous nous fîmes, il y a si peu de tems, fussent pour nous les derniers ? Cette idée m'accable, me tuë. Quoi ! toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l'un de l'autre ! Occupés sans cesse à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais ? Chacun de mes jours ne sera donc pour moi qu'un jour malheureux ? Je ne vivrai donc que pour souhaiter la mort ! Je les verrai s'écouler ces jours affreux, sans jouir un seul moment de votre présence ! Je ne vous verrai plus. Mes yeux vous chercheront vainement. Encore s'il me restoit dans un malheur aussi cruel, l'espérance de vous revoir un jour ! Toute remplie de ce moment heureux qui vous of-

friroit à moi, que l'espoir de vous retrouver & de vous revoir fidele soulageroit mes tourmens ! Un si grand plaisir ne pourroit être acheté par trop de larmes. Mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez que me plaindre, & qui sait après tout, si vous me plaindrez long-tems, hélas? Je ne serai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil, que je ne serai plus présente à votre cœur, & & que notre amour ne vous paroîtra qu'un songe, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeller le souvenir. Seroit-il vrai que vous pussiez me rendre si malheureuse ? Pourriez-vous oublier combien je

vous

vous ai aimé, combien je vous aime encore ? Plaignez-moi du moins quelquefois, souvenez-vous, & c'est la seule grace que je vous demande, que mon amour a causé les malheurs de ma vie, qui l'a terminée; oui, mon cher Comte, je ne survivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de si grands malheurs. Adieu, je croirois vous faire injure, si je vous disois de presser votre retour, vous voyez combien j'ai besoin de votre présence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent, dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus; on pousse la barbarie jusques à vouloir me priver de mes larmes, & dans le tems où je meurs de douleur, il faut montrer un visage ouvert; à ceux qui viennent me féliciter

ſur cette funeſte dignité, qui me prive de vous pour toujours. Adieu que je vous voye, que je puiſſe du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je ſçai, en ſouhaitant votre vûe, toutes les peines que je me prépare; mais je ſerois heureuſe d'expirer entre vos bras!



LET-

LETTRE LXVI.

NON, ne me suivez pas Je suis dans un état où vous ne pourriez me voir sans mourir de douleur, votre vûe augmenteroit la mienne, & dans l'affreuse situation où je me trouve, c'est un plaisir que je dois me deffendre sévérement. Non, je ne vous reverrai plus; envain vous m'avez flattée d'un avenir plus heureux: depuis six mois je languis, & je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette seule idée me fait soutenir la vie avec moins de désespoir. Que ferai-je en effet dans le monde? Accablée de la plus vive douleur

sans espoir de la voir finir, puisque je vous aimerai jusques à mon dernier moment, & que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous passions à nous jurer que nous nous aimerions toujours. Ils sont perdus pour nous ; & le souvenir qui nous en reste, ne peut qu'augmenter notre désespoir. Comment pourrai-je soutenir une absence éternelle, moi ! qui compte tous les momens que je passe sans vous ; encore si j'avois la consolation de vous sçavoir heureux ; si vous pouviez n'être pas sensible à notre séparation, si vous me perdiez sans regret, ah ! j'en mourrois de douleur. Je ne sçai ce que je veux, je souhaite, je desire même que vous ne m'aimiez plus, je n'envisage qu'avec horreur ce que vous souffrez;

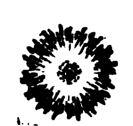
frez, & rien ne me fait cependant supporter mes maux, que la certitude où je suis que vous les partagez; quand je songe à l'état où je vous ai vû, à ces adieux si cruels où il nous a fallu l'un & l'autre dévorer nos larmes, où tant d'yeux témoins de nos actions nous forçoient à les contraindre, où l'ame en proye au plus cruel désespoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pû vous dire que je vous aimerois toujours. Conservez-vous du moins, au nom de tout ce que vous avez de plus cher; que je serois heureuse si c'étoit moi! Ménagez-vous, vivez heureux, mais ne m'oubliez point. Rappellez-vous quelquefois mon idée; vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort; je serois trop punie si je traînois plus long-tems une

vie si douloureuse. Je pensai hier expirer en approchant de la terre dont vous portez le nom. On fit arrêter, nous descendîmes; que j'eus de plaisir à voir ce lieu! Nous visitâmes les appartemens, on me montra celui que vous habitez, votre portrait d'abord me frappa les yeux, je tombai sans connoissance. Mon mal, qui dura assez long-tems, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai passé la nuit dans votre lit, nuit la plus triste! la plus douloureuse qu'on puisse imaginer! J'ai été le matin dans votre parc, hélas! j'ai pensé qu'un jour vous viendriez dans cette solitude me regretter, que vous reverriez avec plaisir des lieux où je vous ai laissé des marques de mon amour & de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arrosé vo-

tre

tre portrait ! Il me sembloit que j'allois expirer en le baisant : hélas ! mon tombeau m'auroit rappellé à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funestes ? Veux-je augmenter votre désespoir ? Je suis sûre que vous m'aimez, & je tremble pour vous, si vous êtes dans l'état où je suis, Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner ! je vous y ai vû pour la derniere fois ! Ah Dieu ! vous m'y cherchez vainement ! Nos souhaits ne pourront point nous rapprocher ! Est-ce donc à moi à vous rendre malheureux ? Ne serai-je donc point délivrée de tant de peines ? Jours funestes ! ne finirez-vous jamais pour moi ? Je le desire, je l'espére, je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée

à attendre des tems plus heureux ! Avez-vous pû croire que mon ame fût au-dessus de tant de maux ? Je sens que j'y succombe, & je le sens avec joie. Adieu, mon cher Comte, vous faites tous les malheurs de ma vie, plût au Ciel que je ne causasse pas les vôtres ! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée, qui ne vivoit que pour vous Adieu, puisse cet adieu n'être pas le dernier ! Hélas ! je vous ai perdu pour jamais, que je me crois heureuse de mourir !



LETTRE LXVII.

IL y a trois jours que j'attends inutilement une lettre de vous, ah, vous ne m'aimez plus! Tout me manque. Mon unique ressource étoit dans votre souvenir, je me flattois donc en vain: Je me suis donc trompée, quand j'ai cru que mes malheurs ajouteroient à votre amour. Pouvez-vous m'abandonner, ingrat! lorsque vous sçavez que je meurs pour vous? Vous n'aviez pas long-tems à vous contraindre; mais pourquoi souhaitai-je encore d'être aimée? Quelle est mon espérance? Dans l'état funeste où je suis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmen-

ter

ter mon infortune. Je ne vous verrai plus, pourquoi chercher à nourrir des désirs qui ne subsistent aujourd'hui que pour mon tourment? Apprenez-moi à vous oublier: Rendez-moi à moi-même, rendez-moi, s'il se peut, mon repos? Barbare! n'est-ce donc pas assez de votre absence pour m'accabler? Il falloit, pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutasse plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez! Ah! s'il vous reste encore de moi un leger souvenir, tournez les yeux vers moi, envisagez ma situation. C'est peu de ne vous plus voir, ce seroit bien moins de mourir; mais, grand Dieu! Quel objet s'offre tous les jours à mes regards? Qu'il me reproche de crimes! & qu'il me rappelle douloureusement votre

idée!

idée ! Vous ne sçauriez concevoir mes malheurs ils sont au-dessus de toute expression. Quand même vous m'aimeriez encore, & que vous sentiriez notre éloignement comme je le sens, vous auriez toujours dans votre affliction des ressources que je ne puis trouver. Vous m'avez perduë, mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté : personne n'interompt votre tristesse, personne ne peut vous interroger sur le sujet de vos larmes ; vous n'êtes point forcé à montrer de la tendresse à quelqu'un que vous n'aimiez pas ; vous pouvez me donner toutes vos pensées, tous vos regrets ; vous ne connoissez pas la contrainte, & vous avez le plaisir d'employer tous vos momens à votre douleur ! Infortunée que je suis ! Ai-je depuis
six

six mois, joüi d'un instant de tranquilité ? Ah ! que ne suis-je séparée du reste du monde ! Dans la solitude, du moins, rien ne gêneroit mes soûpirs. Attachée toute entiere à votre idée, je goûterois la douceur de n'en être point distraite. Vous m'avez conseillé de vous oublier ! Ah ! quand votre générosité vous auroit dicté ce conseil, quand touché de mes maux, vous vous seriez résolu, pour les faire cesser, à n'être plus aimé, que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur ? Vous oublier ! Quand je le voudrois, pensez-vous que je pusse y réüssir ? Vous, qui dans le tumulte du monde, dans la solitude, dans la nuit ; m'occupez sans cesse : vous, unique objet de tous mes maux : vous enfin, dont, autrefois l'indifference

n'a

n'a pû vous arracher mon cœur?
Plus il est déchiré ce cœur, plus il se remplit de vous. Ah souvenir trop douloureux! momens passés dans les plaisirs! momens perdus à jamais! pourquoi vous offrez vous à ma mémoire? Vainement, je veux les en banir, ils me suivent par-tout. Si le sommeil au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu'il soit pour moi un repos; mes malheurs en deviennent plus vifs; votre image occupe d'abord mes sens, je vous vois sensible, vous partagez ma douleur, j'ai le plaisir de pleurer avec vous, j'entends votre voix; souvent ces idées funébres se dissipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmans où nous laissant emporter à notre passion, nous nous

livrions à tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Je me retrouve dans vos bras, j'entends vos soupirs, je vous accable des plus vives caresses, vos transports excitent les miens, je meurs ..... mais cette illusion finit. Toute remplie encore du trouble où elle m'a jettée, je ne puis me persuader que ce ne soit qu'un songe, je vous cherche, je vous appelle, je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi; mes désirs renouvellés me jettent dans une inquiétude affreuse, mes pleurs recommencent, je passe le reste de la nuit dans le plus cruel désespoir, le jour ne le dissipe point. Je ne le vois naître ce jour, que pour le detester, & la seule espérance qui me soutienne, est d'apprendre que vous

m'ai-

mez encore. une ſeule de vos lettres me calme, je la relis ſans ceſſe. Pourquoi m'enlevez-vous cette conſolation ? Pourquoi cherchez-vous à m'accabler ; craignez-vous qu'il ne manque quelque choſe à mon infortune ; & faut-il que ce qui y met le comble me vienne d'une main ſi chere. Dans l'état où je ſuis, à qui pourrai-je avoir recours ! & ſi vous m'abandonnez, qui m'aidera à ſupporter les reſtes d'une vie ſi languiſſante ? Peut-être que plein d'une autre paſſion, vous m'avez pour toûjours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidelité. Par pitié, trompez-moi : laiſſez-moi ignorer à quel point je ſuis malheureuſe. Que je quitte la vie ſans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à vous reprocher d'en avoir avancé le ter-

me. Dans votre derniere lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injuſtice ! Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon abſence que des nouveaux ſujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, & vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il eſt vrai que je vous ſois toujours chere, n'oubliez pas combien vous me devez de tendreſſe, & ſi je ne vous ſuis qu'indifférente, combien vous me devez de ſoulagement & de pitié.



LET-

LETTRE LXVIII.

CIEL! que venez-vous de m'apprendre! Hélas! après les coups dont j'ai été frappée, devois-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver; Quoi! Madame de ***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir. Vous l'avez vûe comme je serai dans peu, & ce malheureux Saint Fer***, comme vous serez peut-être vous-même. Ah! que cette idée me fait frémir! Ce n'est pas la perte de la vie qui m'effraye, mais juste ciel! que vois-je après moi, Quelle horreur! Que de fautes, & quel repentir: Hélas! je la rejoindrai bien-tôt. Mais, que mon sort sera différent! Elle est

morte ſans remords, & ſes derniers momens n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit ſa douleur, ſes larmes étoient légitimes; mais quel funeſte état que le mien, puiſque je dois me reprocher juſqu'aux ſoûpirs que m'arrachent mes malheurs! Enſevelie ſans ceſſe dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en diſtraire. Votre perte, l'affoibliſſement de ma ſanté, une mort prochaine, des remords dont je ſuis perpetuellement déchirée, mon amour, qui dans un corps abattu, & dans une ame timorée s'accroît, & vit de ſes tourmens. Infortunée dès-à-préſent craignant encore plus l'avenir, n'oſant me rappeller le paſſé.

passé, brûlant du désir de vous revoir, & ne l'esperant plus. C'est ainsi que mes jours se passent. Enchaînée par des bienséances cruelles, de tous mes malheurs, je n'ai pû pleurer que cette mort funeste, dont Monsieur de M***, paroît aussi pénétré que moi. Son opiniâtreté à ne me point quitter, sa pitié, son attachement, ses pleurs qu'il répand sur moi, achevent de me désesperer. Je voudrois être accablée de sa haine, je voudrois qu'il ne me vît point; je voudrois enfin qu'il me détestât, autant que je me déteste moi-même: Je ne le vois jamais sans frémir. C'est envain que je veux quelquefois, pour excuser ma foiblesse, me rappeller ses désordres; je sçai qu'ils ne peuvent justifier les miens; je m'aban-

bandonne à toute l'horreur que je m'inspire: je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour, mais je ne puis vous oublier. Que dis-je! vous oublier! Vous regnez au mileu de mes plus tristes idées. Je crois que vous me regrettez, & je me console de mourir! Mais ne pourrois-je pas vous revoir? Ah! si vous m'aimiez encore, aurois-je besoin de vous le demander? Ne sçavez-vous pas que votre vûe appaiseroit mes tourmens, ou du moins que j'en mourrois plus contente? Vous ne m'aimez plus; vous ne seriez pas si tranquille, je vous aurois dejà vû. Hélas! & que viendriez-vous faire ici? Pourquoi veux-je vous percer le cœur? Quel spectacle j'offrirois à vos yeux? Vous ne pourriez me recon-

connoître qu'à mon amour, & j'en verrois augmenter mes remords, & mon ſupplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais : que je vive dans votre cœur ! Vous me devez cette conſolation, puiſque rien n'a pû m'arracher à vous, & que ſi je ne vous avois pas aimé, je me ſerois épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas ! ce n'eſt pas que je vous le reproche ; peut-être eſt-ce la derniere fois que je vous écris, ſi cependant le Ciel n'en diſpoſe pas autrement, je vous aſſurerai encore que je ne ceſſerai pas un moment d'être à vous. Adieu. Rendez à Saint Fer ***, la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à ſupporter ſon déſeſpoir, mais cachez-lui mon état. Hélas, vous n'aurez peut-être que trop tôt beſoin des mêmes ſecours.

LETTRE LXIX.

VOus ne ſçavez pas dans le tems que vous vous obſtinez à partir, & que vous me donnez de ſi fortes preuves de votre tendreſſe, vous ne ſçavez pas que quelque diligence que vous puiſſiez faire, vous n'arriveriez que pour me voir expirer. La mort n'eſt-elle pas d'elle-même aſſez douloureuſe, & voudriez-vous par votre préſence, augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi, ce ſpectacle funeſte ſeroit trop affreux pour vous, vous ne me verriez pas vous-même, ſans mourir, dans un état ſi déplorable : évitez une image qui ne feroit qu'aigrir

grir votre désespoir, & laissez-moi, dans ces derniers tourmens, en suporter seule tous le poids. Il faut nous séparer pour toûjours! Tout espoir est perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus! Recevez ce coup avec fermeté, & puisque rien ne peut changer nos malheurs, soumettez-vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu, qu'avois-je à souhaiter, que de finir une vie dont tous les instans sont marqués par le désespoir: Mes jours sont enfin parvenus à leur terme, & puisque vous m'aimez, puisque vous pouvez par vous-même juger des maux que je souffre, loin de vouloir que je vive, félicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toûjours à des tourmens cent fois plus épouvantables quelle. Peut-être, s'il

m'avoit été permis de vous revoir, ne vous aurai-je revu qu'infidele. Faut-il, que dans l'état où je suis, joüissant à peine de la lumiere, cette idée me soit si douloureuse : Dans quelles dispositions, grand Dieu ! la mort va-t-elle me surprendre ; Que de momens dont je ne devrois me souvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaisir : Qu'elle confusion d'idées ! Comment se peut-il que devant être occupée de tant de choses, je puisse seulement l'être de vous ; Je ne serai donc bien-tôt plus : cette personne que vous avez tant aimée, qui vous consacroit tous ses veux ; victime de sa passion même, & de son désordre, va expier par la mort, sa foiblesse & son crime : Quelle épouventable image ! Que

Que deviendrai-je; Quels remords, grand Dieu! Seroient-ils inutiles; A dieu, ne m'écrivez plus. Vivez, & s'il se peut, vivez heureux. Je sens que ma fermeté m'abandonne. Cruels momens! Adieu, s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas! j'ai plus de peine à vous en prier qu'à mourir.

LETTRE LXX.

IL n'est plus tems de se flatter, le moment approche, je vais vous quitter pour jamais, je sens que je me meurs. Ce n'est plus une femme foible, emportée par sa passion qui vous écrit; c'est une infortunée, qui se repent de ses fautes, qui les voit avec hor-

 reur,

reur, qui en sent tout le poids, & qui cependant ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de son attachement. Triste reste de ma foiblesse! qui, au milieu des horreurs de la mort & de la crainte, me force encore à penser à vous. J'ai brûlé vos lettres, & c'est par ce sacrifice, que j'ai comencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidelles, & plût à Dieu qu'avec lui j'eusse pedu tout souvenir de vous! Que mon ame seroit tranquille; & que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les instans. Objet d'horreur pour moi-même, quelle sera mon infortune, si je ne suis pas un objet de pitié; que je suporterois avec joye mes malheurs presens, si je n'en

voyois

voyois pas de plus affreux pour moi. La mort va donc pour jamais me fermer les yeux. Que de tourmens à essuyer avant que de finir? que j'en ai encore, & que j'aurois peu de regret à la vie, si mes maux se terminoient à sa perte; Mais, grand Dieu! que ferai-je; que deviendrez-vous; Je vois dans un avenir, dont je ne joüirai pas, des malheurs qui achevent de me tuer. Je vous vois, j'entends vos regrets, je partage votre désespoir, je le sens. Ah, funeste idée: Mes larmes ont déja prévenus les vôtres. Je ne puis plus supporter ma douleur. Adieu. Puissent vos jours être plus fortunés que les miens! Puissent mes vœux être exaucés. Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi, mais ne vous rappel-

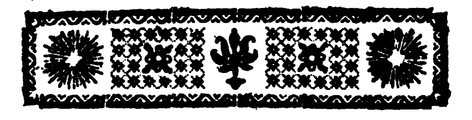
lez pas mes foibleſſes. Aſſurez Saint Fer *** , que je meurs ſon amie. Prenez ſoin de lui, qu'il ne nous abandonne pas. Sçait-il combien je partage ſon déſeſpoir; Aimez-vous toûjours. Mes pleurs & mon ſaiſiſſement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez-moi, mais conſervez-vous. Je ne ſerai peut-être plus quand vous recevrez cette letre. Adieu, il faut ſonger à profiter des momens qui me reſtent. Je ſuis parvenuë au dernier de mes jours, & je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, adieu, adieu pour jamais.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

LE SYLPHE,

OU

Songe de Madame de R***, écrit par elle-même à Madame de S***.



LE SYLPHE, *OU* Songe de Madame de R***.

VOUS vous plaignez à tort de mon ſilence, Madame, & ce n'eſt pas aſſez pour accuſer les gens de pareſſe, d'être une fois ſorti de la ſienne. Que je vous ennuyerois ſi mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire! à peine avez-vous le tems

de

penser : considerez, peut-être ne l'avez-vous jamais fait, qu'il n'y a pas d'oisiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laisse pas le loisir de former une idée nette : les plaisirs qui se succedent sans cesse : la compagnie nombreuse dont le mélange amuse toujours, quelque ridicule qu'il puisse être : les façons de nos honnêtes gens : l'impertinence & la fadeur de nos petits maîtres, tant de Cour que de Ville, contraste bisarre, qui dans le grand nombre se trouve toûjours réuni : les aventures qui arrivent, & qui fournissent perpetuellement des occasions de médisance : les occupations de cœur qui divertissent, même quand elles n'interessent pas : le tems de la toilette si agréablement rempli par nos jeunes Sénateurs :

teurs : le plaisir toujours varié que donne la coquetterie, le jeu qui occupe quand la désertion d'un amant où les égards pour les bienséances laissent des momens à perdre : Eh comment, dans cet embarras pourriez-vous quelquefois songer à moi ; Vous me reprochez mon goût pour la solitude ; si vous sçaviez combien j'ai été agreablement occupée dans la mienne, vous viendriez avec moi prendre part à mes amusemens, quelque peu réels qu'ils soient peut-être. Vous vous mocquerez de moi, sans doute, quand je vous avoüerai que ces plaisirs que je vous vante tant, ne sont que des songes ; oüi, Madame, ce sont des songes ; mais il en est dont l'illusion est pour nous un bonheur réel, & dont le flateur souvenir contri-

buë plus à notre félicité que ces plaisirs d'abitude qui reviennent sans cesse, & qui nous pesent au milieu même du desir que nous avons de les bien goûter.

Vous sçavez que de tout tems j'ai souhaité avec ardeur de voir un de ces esprits élémantaires, connus parmi nous sous le nom de Sylphes; j'ai toujours crû que ce n'étoit point dans le fracas des Villes qu'ils aimoient à se produire, & le pourrez-vous croire; Voilà l'idée qui m'entrainoit si souvent à la campagne, & me faisoit rejetter si fierement les conteurs de fleurettes, peut-être sans l'envie que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois-je succombé; car il y en a de jolis de ces conteurs-là; je ne me repens point de ma severité, puisqu'elle m'a condui-

te

te à mon but, c'est un songe : je ne vous donnerai mon avanture que sur ce pied-là, il faut ménager votre incrédulité. Cependant si c'étoit un songe, je me souviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé ; j'aurois senti mon reveil, & puis, quelle apparence qu'un songe eût autant de suite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter ? comment aurois-je si bien retenu les discours du Sylphe ? Il n'est pas naturel que j'aie pensé ce que vous allez entendre, toutes les idées que vous y trouverez ne m'ont jamais été familieres : Oh assurément ! je n'ai pas rêvé, vous en croirez au reste ce qu'il vous plaira : quant à moi, je ne me servirai pas de ces mots, il me sembloit, je croyois voir ; je dirai : j'étois, je

voyois ; mais finissons ce préambule.

J'étois un des derniers jours de la semaine passée, retirée dans ma chambre : la nuit étoit chaude, j'étois couchée d'une façon modeste, pour quelqu'un qui se croit seul, mais qui ne l'auroit pas été, si j'eusse cru avoir des spectateurs. Ennuyée d'une compagnie Provinciale qui m'avoit obsédée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un Livre de morale, lorsque j'entendis prononcer distinctement, quoiqu'à demi bas, & avec un soupir : O Dieu que d'appas ! Ces paroles me surprirent, & quittant mon livre, je tâchai malgré la frayeur qui commençoit à me saisir, de prêter une oreille attentive ; n'entendant plus rien dans ma chambre, je

crûs

crûs m'être trompée & m'imaginai que mon esprit distrait m'avoit rendu présent ce que je venois de lire : cependant il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût se trouver avec de la morale ; d'ailleurs dans ce moment je ne rêvois à rien qui y pût convenir. J'étois encore plongée dans ces réflexions, lorsque j'entendis plus distinctement que la premiere fois : O mortels! êtes-vous faits pour la posseder ? quelque flatteuse que fût cette exclamation, elle redoubla ma peur, & rentrant précipitamment dans mon lit, je me mis le drap sur la tête, demi-morte, & dans l'état affreux où peut se trouver une femme peureuse. Ah cruelle! s'écria-t'on alors pourquoi vous dérober à ma vûë ? que craignez-vous de quelqu'un qui vous adore, & qui

qui malheureusement pour lui est si respectueux, qu'il n'ose employer la violence pour vous voir; répondez-moi du moins, ne mettez pas mon amour au désespoir. Helas ! repris-je d'une voix étouffée, que pourrois-je répondre dans l'état où une avanture si surprenante me réduit ? mais que pouvez-vous craindre avec moi, replique-t-on; je vous ai déja dit que je vous adore, rassurez-vous, je ne me montrerai pas; & quoique ma vûë pût bannir la crainte de votre ame, je ne veux pas vous exposer encore à la surprise qu'elle vous causeroit. Remise un peu par ces paroles, je relève doucement mon drap, je vis qu'ils ne s'agissoit que d'une déclaration d'amour, & je me souvins que j'en avois soutenue plus d'une avec fierté. Je n'ai

pas

pas l'ame foible, & je crûs d'ailleurs n'avoir rien à redouter d'une avanture qui commençoit de cette sorte. Cependant on étoit amoureux, j'étois seule, & dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant, & à qui je supposois plus de forces qu'à un homme. Cette réflexion m'inquiéta, je vis tout d'un coup le risque que je courois, & le vis avec d'autant plus de peur, que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuses occasions où la vertu ne sauve de rien; j'imaginai aussi que c'étoit un esprit qui me parloit, & d'abord je le jugeai impalpable; cependant cet esprit étoit sensible, il m'aimoit: qu'est-ce qui l'auroit empêché de prendre un corps? ces differentes idées me tenoient dans une irrésolution

qui ne finissoit pas, lorsque la voix reprenant : je sçai tout ce qui se passe dans votre ame, ma belle Comtesse, je serai respectueux, nous ne sommes entreprenans que quand nous sommes aimés. Bon, dis-je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de respect. N'en répondez pas, dit la voix, nous sommes des Amans un peu dangereux, nous sçavons tout ce qui se passe dans le cœur *d'une* femme, elle ne sçauroit former de désirs que nous ne satisfassions, nous entrons dans tous ses caprices, nous vieillissons ses rivales, & nous augmentons ses charmes, nous connoissons toutes ses foiblesses, & quand elle pousse un soupir d'amour, que la nature dans un moment de distraction se trouve la plus forte, nous le saisissions ;

fiſſons ; en un mot, la plus legere idée de tentation devient par nos ſoins, tentation violente, & bien-tôt ſatisfaite ; avoüez que ſi les hommes avoient notre ſcience, il n'y auroit pas une femme qui leur échappât. Ajoûtez à cela que notre inviſibilité & contre les maris jaloux, ou les meres ridicules, d'une reſſource merveilleuſe ; point de précautions pour prévenir les leurs ; point d'yeux ſurveillans qu'on ne trompe avec ce ſecret ; mais de grace, ajouta-t-il, ceſſez de vous cacher à mes yeux, cette complaiſance ne vous engage à rien, puiſque vous ne me verrez que quand vous le voudrez, & que vos ſentimens pour moi dépendent uniquement de vous. A ces mots je me montrai, & l'eſprit, car c'en étoit un, fit à

ma vûë un cri qui pensa me faire rentrer sous le drap ; je me rassurai pourtant. Ah ! s'écria-t'il, en me voyant, que de beautés ! quel dommage qu'elles fussent destinées à un vil mortel ! il est impossible qu'elles m'échappent. Quoi ! vous croyez, lui dis-je, que je ne vous échapperai pas ! oui sans doute, je le crois. Je trouve, repris-je, bien de la présomption dans cette idée ; vous vous trompez, il y en a beaucoup moins que de connoissance de votre cœur : toutes les femmes ont la même façon de penser, les mêmes mouvemens, les mêmes desirs, la même vanité, &, à peu de choses près, les mêmes réflexions, & ces réflexions toujours foibles, quand il s'agit de combattre le penchant. Mais, la vertu,

vertu, lui dis-je, croyez-vous qu'elle soit inutile ? Elle ne devroit pas l'être, reprit-il, & cependant, j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice ; c'est trop mal penser de nous, reprisje, de nous croire incapables de la moindre réflexion ; non, répondit-il, je crois que vous réflechissez, mais que votre cœur plus vif & plus prompt, échappe à la réflexion, & vous détermine plûtôt pour le sentiment, que pour la raison. Ce n'est pas que vous ne pensiez assez bien, pour connoître ce qu'il faut éviter, il s'éleve des combats dans votre cœur, vous les soutenez pendant quelque tems, & vous succombez enfin avec cette consolation, que si votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire.

re. Croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puissions jamais vaincre notre penchant. Sommes-nous si cruellement esclaves de nos passions que rien ne puisse les réprimer? Cet article seroit, répondit-il, d'une trop longue discussion; je crois qu'il n'est pas impossible de trouver des femmes vertueuses; mais autant que j'en ai pû juger par votre commerce; la vertu n'est pas ce qui vous amuse le plus: vous sçavez qu'il en faut avoir, & il me semble que vous ne cédez à cette nécessité qu'a regret; Une chose qui me paroît autoriser mon sentiment, est la tristesse, & la mauvaise humeur qui regnent sur le visage d'une femme vertueuse, d'une prude, de ces personnes qui se sont faites de la vertu par orgueil, pour avoir le plai-
sir

ſir d'inſulter aux foibleſſes de leur ſexe. Il eſt des tems où elles payent ce plaiſir bien cherement, & qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais, comment faire ? c'eſt une vertu affichée qu'il faut ſoutenir, elles en gémiſſent en ſecret ; toujours tentées, elles ſe feroient bien-tôt un délice de la tentation qui les tourmente, ſi elles pouvoient être ſures que leurs foibleſſes fuſſent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaiſirs, prouvent moins la haine qu'elles leur portent, que le regret qu'elles ont de s'en être privées, par une vanité mal entenduë : ajoutez à cela, qu'il eſt rare qu'une jolie femme ſoit prude, ou qu'une prude ſoit jolie femme, ce qui la condamne à ſe tenir juſtement à cette vertu que perſonne n'oſe attaquer, & qui eſt
ſans

sans cesse chagrine du repos dans lequel on la laisse languir. Mais, pensez-vous, lui dis-je, que toutes les femmes soient prudes ? Les hommes, répondit-il, seroient bien malheureux s'il n'y avoit que des femmes de ce caractere. Cependant, repris-je, ils veulent que nous soyons vertueuses. C'est, dit-il, un rafinement de goût chez eux de devoir à leurs séductions l'anéantissement d'une chose qui leur a tant coûté à établir dans votre ame, & qui vous sied bien, quoique vous en disiez : non, cette vertu farouche qui n'en est que la grimace, mais celle que j'imagine, & que je ne puis vous peindre, parce que je n'en ai point encore trouvé de cette sorte. Qu'est-ce donc, lui demandai-je, que les hommes appellent vertu ? la résistance

ſtance que vous oppoſez à leurs deſirs, & qui naît de votre attention ſur vos devoirs. Et quels ſont-ils, repris-je, ces devoirs? ils étoient immenſes, repliqua-t-il; mais comme vous les abrégez chaque jour, je crois qu'il ne vous en reſtera plus à obſerver; aujourd'hui ils ne conſiſtent plus que dans la bienſéance, encore n'eſt-elle pas exactement ſuivie. Ce dérangement durera-t-il longtems, lui demandai-je? tant, répondit-il, que les femmes croiront la vertu idéale, & le plaiſir réel, & je ne vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penſer. D'ailleurs il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible, & ce foible quelque bien déguiſé qu'il ſoit, n'échappe jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptueuſe ſe rend

au plaiſir des ſens. La délicate, au charme de ſentir ſon cœur occupé. La curieuſe, au deſir de s'inſtruire. Il en couteroit trop à l'indolente pour refuſer. La vaine perdroit trop ſi ſes appas étoient ignorés ; elle veut lire dans la fureur des deſirs d'un Amant, l'impreſſion qu'elle peut faire ſur les hommes. L'avare cede au vil amour des préſens. L'ambitieuſe, aux conquêtes éclatantes, & la Coquette, à l'habitude de ſe rendre. Vous êtes bien ſçavant, lui dis-je ; c'eſt, répondit-il, que j'ai voyagé de bonne heure. Mais ne commencez-vous pas à vous endormir ? Cette grande envie de philoſopher ne ſied pas dans cette rencontre, & je ſuis ſûr qu'actuellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novice. Qui ſçait ſi mal profiter des momens auſſi

aussi doux que ceux que je passe auprès de vous, ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux, parler morale! En bonne foi me pardonnerez-vous d'avoir si mal employé mon tems? Je ne sçais pas, repris-je, quel autre usage vous en voudriez faire; vous m'avez piquée, & je serai bien-aise de vous prouver qu'il y a de la vertu: c'est-à-dire, répondit-il en riant, que vous n'en aurez que par contradiction. Je ne doute cependant pas que vous n'en ayez, & si je ne vous ai pas dit là-dessus tout ce que je pense, c'est qu'une aussi belle personne que vous, offre tant de choses à louer, qu'on n'a pas auprès d'elle le tems de vanter celle-là. Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je; vous m'aimez, je vous

en ferai bien repentir. Ma belle Comteſſe, répondit-il, on dit à une belle quelle a des agrémens, parce qu'en les lui répétant ſouvent, ceſt une façon polie de l'exhorter à en faire uſage; mais ira-t-on la faire ſouvenir de ſa vertu, quand il eſt de notre interêt qu'elle l'oublie? Au reſte, point de menaces, toutes ces fineſſes ſont bonnes avec les hommes, mais ſongez que vous ne pouvez me tromper. Cela eſt embarraſſant, & je ne m'étonne pas de vous voir rêver : un Amant qui ſçait tout ce qu'on penſe, qui pénétre tout, avec lequel on n'a aucune reſſource, eſt quelque choſe de bien incommode : en ce cas, répondis-je, je ne puis point eſſuyer cette fatigue, je ne vous aimerai pas. Vous n'en ferez rien, dit-il; pour éviter de m'aimer,
il

il faudroit que vous me disiez bien sérieusement de cesser de vous voir. Qui plus est, il faudroit le vouloir, & c'est ce que vous ne voudrez pas. Curieuse comme vous l'êtes. Vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette avanture. Vous êtes précisément avec moi, dans le cas où sont toutes les femmes dans les commencemens d'une passion. Elles sçavent que pour ne pas succomber, il faudroit fuir; mais la passion plaît, elle échauffe le cœur, éteint les réflexions, la séduction est continuelle, le retour sur soi-même, momentané, le plaisir redouble, la vertu disparoît, l'Amant reste, comment fuir? Et assurement, vous ne fuirez pas. Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je; je vou-
 drois

drois un Amant plus respectueux, & dont les desirs plus timides me ménageassent davantage. C'est-à-dire, interrompit-il, que vous voudriez que je perdisse un tems qui m'est précieux, je ne suis point fait à cela. Les femmes sans doute ne vous y ont point accoutumé. Non assurément, reprit-t'il ; & vous avez plû par-tout où vous avez adressé vos vœux ? Par-tout, non, repliqua-t'il ; j'ai été souvent obligé de changer de forme pour me faire aimer ; la premiere personne qui me plût, étoit une jeune innocente qui avoit encore peur des esprits ; je m'avisai de lui parler la nuit, je pensai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un esprit Aërien, que nous étions beaux, bienfaits, l'énumeration que je lui fis de nos bonnes qua-
lités

lités, ne la rendit que plus craintive, & si je n'avois pris la figure de son Maître de Musique, j'étois perdu. Celle à laquelle je m'adressai ensuite, étoit une Dame d'une grande condition, fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux substances célestes, & qui ne voulut pas imaginer que je pusse être un corps solide, cette idée me fit auprès d'elle un tort considérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la ressemblance d'un fort aimable homme qui l'aimoit, je pourrois la ramener; je perdis mon tems. Enfin, ne sçachant plus que faire, je me mis à son service, & me travestis si bien qu'elle ne m'auroit jamais pris pour un esprit élementaire; & voyez la bisarrerie; je réussis. En Espagne je trouvai une fem-

me, qui après m'avoir vû, ne voulut pas de moi, & me préfera ſon amant ; je n'ai pas encore eu ce chagrin en France. Le détail de mes avantures feroit trop long ; je ne dois cependant pas oublier une femme ſçavante, dont les études avoient eu pour principal objet l'Aſtronomie, & la Phyſique. Je la vis, & lui dis qui j'étois ; je ne l'effrayai pas, mais quoiqu'avec des efforts incroyables, je ne la perſuadai point. Comment, diſoit-elle, eſt-il poſſible, ſi vous êtes dans votre région, matiere corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en deſcendant parmi nous ; & ſi votre être n'eſt qu'un compoſé de vapeurs fines qui ne peuvent réſiſter aux impreſſions de l'air, & que le moindre vent peut diſſoudre, à quoi pouvez-

pouvez-vous être bon ici ? Loin de réfuter cet argument par des discours, je la priai de m'admettre aux peuvres ; elle y consentit ; déterminée, sans doute, par le peu de risque qu'elle crut y courir, ou, supposé qu'il y en eût, par le plaisir d'avoir trouvé dans la Physique élevée, quelque chose d'extraordinaire que tout le monde ne sçût pas. J'essayai donc de la convaincre ; mais dans le tems que je devois esperer qu'elle cédoit à la force de mes raisons, ah Dieu ! quel songe ! s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vû d'incrédulité plus opiniâtre ? Je ne me rebutai pas d'abord ; mais voyant qu'à quelque heure, & de quelque façon que je lui parlasse, elle s'obstinoit, ainsi que vous le ferez, sans doute, à me traiter de chimere & de songe,

je m'ennuyai de lui donner matiére à rêver, & la quittai, quoiqu'elle me fit eſpérer une converſion prochaine ; mais vous, ajouta-t'il, ne ſeriez-vous pas auſſi incredule ? Je ne ſerois pas du moins ſi curieuſe, lui répondis-je, je ſuis perſuadée que je rêve ; mais contente du plaiſir que ce ſonge me donne, je ne veux pas ſçavoir s'il pourroit être vérité. Et moi, reprit l'eſprit, je ſens que tout devient trop vérité auprès de vous. Je ne veux plus m'expoſer au danger de voir vos charmes, je pars aſſez malheureux pour n'avoir pû me faire aimer de vous, je vais me dérober aux rigueurs que votre cruauté me prépare. Que vous êtes impatient ! Comment voulez-vous que je vous aime ? Sçais-je ſeulement ce que vous êtes ?
Avez-

Avez-vous eu, repliqua-t'il, la curiosité de le demander? Hélas! répondis-je, j'ai craint de vous fâcher en vous le demandant; cette peur & celle que vous ne fussiez pis qu'un esprit, m'ont contrainte; mais puisque vous me le permettez, qu'êtes-vous? Vous, dit-il, qui croyez-vous que je sois? Je vous crois, repris-je, Esprit, Démon ou Magicien. Mais sous quelque espéce que je vous imagine, je vous crois quelque chose de fort aimable & de fort singulier. Voudriez-vous me voir, répondit l'esprit? Non, dis je, il n'est pas tems; répondez de grace à mes questions, qu'êtes-vous? Je suis un Sylphe. Un Sylphe, m'ecriai-je avec transport! Un Sylphe! Oui, charmante Comtesse, les aimeriez-vous? Si je les aime, Grand Dieu!

Dieu! Mais vous me trompez, il n'en eſt point; ou s'il en eſt, qu'eſt-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur, & comment une eſſence auſſi céleſte que la votre, peut-elle deſcendre au commerce des hommes? Notre félicité, dit-il, nous ennuye quand nous ne la partageons avec perſonne, & tout notre ſoin eſt de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. Mais, interrompis je, j'ai lû que les Sylphides étoient ſi belles, pourquoi . . . ? Je vous entend, dit-il, pourquoi ne nous pas attacher conſtamment à elles? Nous ne les touchons pas aſſez, elles nous voyent trop, & ce n'eſt jamais que par raiſon, & pour ne pas laiſſer perdre la race des Sylphes, qu'elles nous accordent quelques faveurs;

veurs ; la même considération nous détermine, & comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres. C'est à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre léthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur causons. Toutes ces choses sont réglées entre nous, & nous nous laissons de part & d'autre aller à notre penchant sans jalousie & sans mauvaise humeur. Vous rêvez, ajouta-t'il, avouez que c'est une chose gracieuse que d'avoir un Sylphe pour amant. Il n'est point, comme je vous l'ai dit, de fantaisie que nous ne satisfassions, de biens dont nous ne comblions

ce

ce que nous aimons; plus esclaves qu'amans, nous sommes soumis à toutes ses volontés, incommodes dans un point seulement. Quel est-il, demandai-je brusquement? Nous exigeons de la constance, & je veux bien vous avertir que la mort la plus cruelle suit toujours avec nous la moindre apparence d'infidélité. Miséricorde, m'écriai-je! je renonce à vous pour jamais. L'esprit à ce discours fit un éclat de rire qui me fit remarquer la simplicité de ma peur. Vous riez mon Sylphe, lui dis-je. Je ris, reparti-t'il, de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne se revoltent sur cet article, & qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre possession leur assure, qu'à leur inconstance naturelle. Vous vous trompez, lui dis-je

je, ne voulant point être inconſtante, je n'ai rien à redouter, & cependant l'idée de ne la pouvoir devenir ſans riſque, m'afflige ſenſiblement. Vous croirez toujours ne devoir mon attachement pour vous qu'à la crainte du châtiment, vous m'en aimerez moins. Pouvez-vous le croire, répondit-il; ſi nous ſommes gênans pour les femmes diſſimulées, parce que nous ſçavons tout ce qu'elles penſent, celles qui ont le cœur bon & droit, doivent être charmées que rien ne nous échappe; nous leur tenons compte de ces délicateſſes de l'ame, de ces ſentimens fins que la ſtupidité & l'indolence des hommes n'apperçoivent pas, & plus nous connoiſſons leur amour plus leur bonheur eſt parfait. Ne croyez cependant pas que la condition

dition que je propose soit si terrible. Les Sylphes sont à tous égards si fort au-dessus des hommes, qu'il s'en faut bien que ce soit un supplice de les aimer constamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit, est la seule chose qui détermine une femme vers l'inconstance : elle ne voit plus dans un amant ces desirs tumulteux, lesquels, soit qu'elle les rebutât ; soit qu'elle voulût les satisfaire, l'amusoient également. Ce n'est plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bienséance, qui dit nonchalament qu'il aime, qui le prouve avec plus d'embarras encore, & dont le visage muet & glacé n'aide jamais à persuader ce que sa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas ? Par un honneur vain & mal en-

entendu, passera-t-elle le reste de sa jeunesse dans un lieu qui ne fait plus son bonheur ? Elle change, & fait bien. On lui fait un crime de ce qu'elle change, la premiere ; c'est qu'elle sent plus vivement que les hommes, & qu'elle n'a pas de tems à perdre. D'ailleurs, c'est souvent par bonté pour celui qu'elle a aimé ; elle le voit languir auprès d'elle sans pouvoir se résoudre à la quitte, parce qu'il craint de se deshorer ; elle lui fournit un prétexte & se charge du crime. C'est un procédé bien généreux, & que les hommes ne méritent pas, car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. Les Sylphes, lui demandai-je, ne sont donc pas sujets à l'ennui & au dégoût ? ils sont, sans doute, aussi constans qu'ils exigent qu'on le soit pour eux?

Du moins répondit-il, quand ils changent, c'eſt ſi ſubitement, qu'on n'a pas le tems de s'en défier ; on les voit encore amoureux un quart d'heure avant qu'ils diſparoiſſent. Mais quelqu'un qui s'en défieroit, & qui changeroit avant eux, lui dis-je, oubliez-vous que.... ah je m'en ſouviens ! Vous êtes de cruelles gens de nous priver de toutes nos reſſources. Quand, repartit-il, vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux, vous ne voudriez point changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconſtante, eſt de ne lui pas donner le tems d'appuyer ſur un caprice ; mais ce ſoin ſeroit trop fatiguant pour les humains, & ce n'eſt qu'aux Sylphes qu'il appartient de ſçavoir employer tous les inſtans, & de prévenir

prévenir ces fantaisies momentanées qui naissent dans votre cœur. Je crois, lui dis-je qu'avec ces talens heureux que vous attribuez aux Sylphes, on peut encore se dégoûter d'eux; il est bon de-nous laisser désirer quelquefois, il est des tems où nos reflexions sur nos plaisirs nous amusent plus que tous les empressemens d'un amant; d'ailleurs vous avouërez que des soins perpetuels fatiguent, & ce seroit assez pour m'empêcher de vous desirer, que la certitude de ne vous désirer jamais vainement: ce sentiment est assez singulier, repartit-t'il, & je doute qu'il soit vrai. Croyez qu'avec nous on n'a pas le tems de faire ces réflexions; vous devenez Sylphides par notre commerce, & participant à notre substance, le soin

de répondre à nos empressemens devient aussi leger pour vous qu'il l'est pour elles. Vous sçavez lever toutes les difficultés, lui dis-je ; mais quand vons quittez une femme, lui reste-t-il quelque essence de vous ? quelquefois par bonté ; répondi-t-il, nous lui enlevons une partie, par malice souvent nous la lui laissons toute entiere. Ce procedé n'est pas bon, repris-je. Je conviens, dit-il, que nous pourrions nous dispenser de laisser après nous des desirs que nous seuls pouvons éteindre, mais nous ne connoissons que cela pour être regrettés, & c'est un plaisir qui nous touche. Vous rêvez. Il est vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde nombre de femmes Sylphides. Oh! vraiment, me dit-il, comme c'est à

la

la Cour que nous faisons nos plus grands coups, il n'est pas difficile d'y reconnoître nos traces; mais il me semble que cette espece de malice ne vous effraye pas tant que la mort sur laquelle vous vous êtes tantôt récriée; elle a pourtant des inconveniens. Je les crains, mais je puis les éviter. En ne m'aimant pas, dit le Sylphe, vous n'y gagneriez rien, c'est aussi la punition de celles qui nous résistent. Eh! grand Dieu, m'écriai-je, de quel côté fuïr; Laissons tout ce badinage, reprit le Sylphe. Oh! assurément nous le laisserons, me récriai-je toute effrayée, point de commerce, M. le Démon: si vous vouliez m'engager à vous donner l'immortalité, il falloit me cacher la perversité de votre caractere & les risques qui suivent

vent les engagemens qu'on prend avec vous. Expliquons-nous, répondit-il, je vois que l'esprit imbut des rêveries que le Comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous donner l'immortalité, c'est-à-dire, que vous faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire; je pense encore que selon ces belles idées vous nous croyez soumis aux foibles lumieres de vos sages, & que nous descendons à leurs évocations: quelle apparence, qu'une essence superieure à celle de l'homme aït besoin d'être instruite par lui & puisse être forcée à lui obéïr? Pour l'immortalité que vous prétendez pouvoir nous donner, cette imagination est encore ridicule, puisqu'il est à présumer qu'un commerce frequent avec

avec une ſubſtance inférieure, aviliroit la nôtre, loin de lui donner de nouvelles forces: je vois, lui répondis-je, que j'ai été trop crédule, mais je n'en ſuis pas plus diſpoſée à vous aimer, je vous crains: raſſurez-vous reprit-il; quant à la mort dont je vous ai menacée, nous n'en venons pas toûjours à cette extrêmité; ſouvent nous changeons nous-mêmes, & vous pouvez alors rentrer dans vos droits; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous prévienne que vous-mêmes quand vous êtes engagées ce ſont des affrons que vous ne pardonnez point, & notre vanité eſt auſſi ſenſible que la vôtre. Quant à l'autre châtimenr, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai: Voyez, conſultez-

vous,

vous, congediez-moi bien sérieusement, ou acceptez les conditions que je vous propose; comment voulez vous, répondis-je, que puisse assurer de ma tendresse quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vû ? je ne désavouë pas que vous ne me plaisiez déja un peu; mais si malheureusement vous n'étiez qu'un Gnome * ... n'en dites point de mal, interrompit le Sylphe: il est vrai qu'ils ne sont pas d'une figure avantageuse, mais ils ne laissent pas de nous dérober bien des conquêtes; ils sont parmi nous ce que les Financiers sont parmi les hommes, & ce n'est pas ce que votre sexe considere

* Esprits habitans de la terre, gardiens des trésors.

le

se moins. Tous les jours même ils nous enlevent nos Silphides. Comment! lui demendai-je, une espece aussi superieure que la leur, est-elle sensible aux presens; oüi, dit-il, elles prennent des Gnomes pour donner à leurs amans, & quand ce soin ne les obligeroit pas à répondre à la passion de ces esprits hideux, elles sont femelles, & par conséquent capricieuses; le changement les amuse, & la bizarerie de leur goût est pour elles un plaisir d'autant plus touchant qu'il peut leur être reproché. Mais, ma belle Comtesse, ne voudrez-vous point me faire des question plus interressantes; & votre curiosité s'arrêtera-t-elle toûjours sur d'aussi petits objets que ceux sur lesquels je l'ai satisfaites; ne me permettez-vous donc

point de me montrer; Ah mon Sylphe! m'écriai-je, que je crains votre présence : que ne la souhaitez-vous! dit-il en soupirant. Je ne répondis moi-même que par un soupir. En ce moment une lueur extraordinaire remplit ma chambre, & je vis au chevet de mon lit le plus bel homme qu'il soit possible d'imaginer, des traits majestueux, & l'ajustement le plus galant, & le plus noble. Sa vûë métonna, mais ne m'effraya pas. Eh bien, dit-il, en se jettant à genoux devant moi avec un air plein d'amour & de respect, eh bien, charmante Comtesse, pourriez-vous me jurer fidélité? oüi, mon cher, mon aimable Sylphe! m'écriai-je, je vous jure une ardeur éternelle, je ne redoute plus que votre inconstance. Mais comment ai-je

pû

pû mériter ;..... votre mépris pour les hommes, & la passion secrete que vous aviez pour nous, me dit-il, ont déterminé la mienne, elle est plus tendre que vous ne pensez ; je pouvois vous susciter un songe, & me rendre heureux malgré vous ; mais je pense avec plus de délicatesse, & n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur. Hélas ! je montrai peut-être dans ce moment trop de foiblesse à mon Silphe, mais je l'adorois ; que vous êtes charmant, lui dis-je, mais que je serois malheureuse si vous n'etiez qu'une illusion ! est-il bien vrai que ?.. Ah ... vous êtes Palpable !

J'en étois-là, Madame, avec mon Silphe, & je ne sçai ce qui seroit arrivé de mon égarement, & de ses transports, si ma femme de chambre qui entra dans le

mo-

moment ne l'eût pas effrayé ; Il s'envola ; je l'ai depuis vainement rappelé, son indifference pour moi me fait penser que ce n'est qu'une agréable illusion qui s'est presentée à mon esprit, mais n'est-il pas dommage que ce ne soit qu'un songe.

FIN





